



ORGANE MENSUEL DE L'UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMP

EDITION DE L'AMICALE  
 « LES CAPTIFS DE LA FORÊT NOIRE »  
 REDACTION ET ADMINISTRATION  
 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>)  
 Téléphone : Trinité 78-44  
 Compte chèques postaux : Paris 4841-48

Avril 1945

Ceux qui, évadés ou ayant eu le privilège d'un retour prématuré, et qui n'ont pas oublié la promesse faite au départ du Kommando ou du Stalag, puisqu'ils ont déjà apporté aux familles des absents un soutien moral et matériel, préparent l'organisation de l'accueil et la réintégration rapide des libérés dans la vie du pays.

Pour cet accueil, nos camarades ont fait un grand effort avec des moyens bien rudimentaires; de ce fait, nos libérés n'ont pas toujours eu une réception aussi grandiose que celle à laquelle ils s'attendaient; mais ils ont trouvé auprès de leurs anciens camarades un accueil fraternel et chaleureux, qui a fait oublier les imperfections de cette Libération.

Avril 1955

Que reste-t-il de la grande espérance des camps ? Le temps a apporté l'oubli; l'Amicale des anciens du Stalag V B a essayé de conserver le souvenir des leçons apprises là-bas; elle a en quelque sorte ciselé ce souvenir.

## Le Président vous parle

Magnifiques réalisations, grâce à l'effort grandiose de tous ses adhérents :  
 en dix ans, votre Amicale a distribué trois millions de secours en espèces;  
 des colis ont été distribués aux hospitalisés;

les malades ont été et demeurent le souci N° 1 de l'Amicale; il n'est pas de mois que des secours ne soient adressés à ceux-ci.

Pour satisfaire au besoin de fonds nécessités par notre action, deux tombolas, dont le

succès fut éclatant, ont été organisées. A la fin de cette année, une tombola d'un million sera lancée, et nous sommes persuadés qu'elle obtiendra le même succès que les précédentes.

Cette action, à elle seule,

suffrait à justifier notre raison d'être. Mais elle ne doit pas et elle ne s'est pas limitée à cela.

Par ses Journées Nationales, ses réunions mensuelles, notre Amicale a toujours maintenu le contact humain entre tous les anciens V B.

L'œuvre réalisée, grâce à vous tous, pendant ces dix années, a été considérable, mais elle doit, si vous le voulez, s'amplifier pour continuer son œuvre de solidarité.

Les camarades que vous avez désignés, pendant ces dix années, à la direction de votre Amicale, se sont dévoués sans rechercher la gloire, sans rechercher les honneurs, mais uniquement parce qu'ils savent ce qu'est la souffrance qu'ils ont connue avec vous dans les barbelés et ils savent aussi ce qu'est le devoir.

Ne les décevez pas, et, avec votre aide, la prospérité de l'Amicale des anciens du V B sera assurée; et, ce, malgré les déceptions et les vicissitudes que nous rencontrons dans la vie de chaque jour.

J. Langevin.

Mai 1940

La drôle de guerre continue !

L'armée est en pleine euphorie.

On organise des concours de « guitounes ».

Comme Candide, nous cultivons notre jardin.

L'Intendance, scrupuleuse mère nourricière, nous fait une distribution de graines potagères (radis, en particulier).

Toute l'Armée de l'Est bêche, ratisse, sème et croque des raves blancs, roses, violets ou noirs.

C'est le Grand « Plant » de la Défense du Territoire en action.

Et roule l'armement vers Clermont-Ferrand ou Brive-la-Gaillarde.

## ANNIVERSAIRES

Le Grand Quartier Général est confiant.

Le moral du civil est au zénith,

L'armée joue à la belote.

Tout va bien, Ils ne passeront pas !

Juin 1940

Changement d'atmosphère. Mouvement sur tous les fronts.

Ça barde en Belgique. Un roi nous abandonne.

Résultat : cinq cents mille hommes ratissés, « faits aux pattes ».

L'armée de Lorraine, espoir suprême et suprême pensée, abandonne la Ligne Maginot, réputée imprenable,

se repliant sur la ligne bleue des Vosges.

Au pis, elle pouvait se retirer par les cols des Vosges et la plaine d'Alsace, jusque en Suisse.

Mais le G.Q.G. veillait.

Ordre de retraite vers BelFORT des divisions qui gardaient la ligne du Rhin.

Cet ordre criminel livrait aux Allemands un second paquet de cinq cents mille hommes.

Toute l'armée de Lorraine, trahie, cernée, livrée presque sans combat,

dut déposer les armes.

Juillet 1940

Les barbelés englobent des milliers et des milliers de pauvres hères, mornes, désespérés, encore en proie à la stupeur de l'événement.

Va commencer le règne de la misère.

Misère des corps ! Misère des âmes !

Seul l'esprit est libre, si le corps est dans la géologie.

1941, 1942, 1943, 1944...

Tombent les années, comme des fruits rongés par les vers !

Sonne le glas de notre liberté !

interminablement.

Mais l'esprit dominait la matière.

Naissait ce sentiment d'entraide et de solidarité qui devait sauver tant de foyers en détresse.

Un souffle chaud de cohésion, d'amitié, d'union, passait sur notre cœur.

Et régnait la Fraternité.

(Voir la suite page 7)

## S'UNIR

D'une étude sur Homère et le « Retour d'Ulysse », parue dans les « Cahiers du Sud », n° 325, je détache cette remarque : « Chacune de nos guerres, avec ses exodes, ses prisonniers, ses disparus, ramène dans ses diversités et ses similitudes le drame humain du retour de l'absent qu'on a pu croire mort ».

1945... Les prisonniers de guerre français regagnent leurs foyers ! Après l'épreuve douloureuse et le drame de l'absence, ces hommes au cœur meurtri et au corps fatigué et usé retrouvent avec la liberté l'amour :

Amour de l'épouse au foyer demeurée, fortifiée d'avoir sur ses épaules, cinq longues années durant, supporté le fardeau;

Amour des enfants grandis et étonnés de voir et d'embrasser celui dont les traits souvent de leur conscience étaient comme effacés;

Amour d'une mère aux cheveux blancs, heureuse de serrer dans ses bras ce grand fils qu'elle craignait de ne plus voir avant l'éternel sommeil;

Amour discret mais fier du « père familial » dont le temps écoulé a puissamment creusé les traits;

Amour ardent mais fidèle de celle qui, un soir, avait promis son cœur.

Joies ! Merveilleuses joies du retour ! Lequel d'entre vous, mes compagnons, ne se souviendrait ! S'il s'en trouvait quelqu'un — destin cruel — dont la nuit de l'exil finissant ne fut alors trouée d'aucune lumière, quelle misère !

1955... Dix années déjà se sont écoulées ! Le temps fuit qu'on ne rattrape point; mais le souvenir demeure, inviolable, inaltérable.

Avant 1939, je m'étais toujours demandé comment nos aînés de 14-18 pouvaient n'oublier pas le souvenir des épreuves subies pour en parler toujours vingt ans après ! Je comprends mieux aujourd'hui, et pour cause; lorsque la vie marque l'homme dans sa chair et dans son cœur, comme elle a marqué des milliers d'entre nous, comment oublier ? La mort même efface-t-elle ces traces ? Je ne sais. Une chose est sûre : il est des cœurs qui cessent difficilement de saigner; si les cicatrices pourtant finissent par se fermer, un rien suffit à les rouvrir. Et, de ces « riens », ô paradoxe ! il en est de nombreux ! La lutte pour la défense de nos droits n'est pas le moindre.

Et l'impératif demeure : pour faire connaître ces droits, pour reconforter la veuve et l'orphelin, pour secourir celui qui est accablé par le malheur, pour panser les plaies ouvertes, pour garder le souvenir de ceux des nôtres morts en terre étrangère, un seul moyen : l'union. L'actualité ne nous montre-t-elle pas que ceux-là seuls sont écoutés qui savent se grouper ? Et quelle plus belle démonstration qu'une Amicale toujours plus forte !

En ce dixième anniversaire de notre retour dans notre « Douce France » après une longue épreuve, un seul devoir nous reste : S'unir.

J. Terraubella,  
 12.205 (V B)  
 27 bis, rue Jean-Maridor,  
 Paris (15<sup>e</sup>).

## SE SOUVENIR

Il me revient en mémoire une anecdote.

C'était en 1941 ou 1942. J'avais le privilège d'être le chef de chambre de la fameuse chambre 13 de la Waldkasernen, à Villingen, local dont se souviennent peut-être encore (tout est possible) les candidats malchanceux à l'évasion.

Je dis bien le privilège, car ce sont ces évadés qui m'ont fourni l'exemple à suivre, qui m'ont donné le courage de tenter « la belle », quelques mois plus tard, de persévérer ensuite, pour finalement réussir, après quatre tentatives infructueuses.

Ces évadés à qui la chance n'avait pas souri se succédaient par centaines dans la chambre 13. Ils étaient tous plus « gonflés » les uns que les autres et, en revenant du bureau de l'Officier de Justice qui les avait condamnés à quelques semaines de cellule, à quelques mois d'Heuberg ou de Rawa-Ruska, ils ne songeaient qu'à préparer une nouvelle tentative d'évasion.

Les conversations étaient souvent animées dans un tel milieu, et, un jour, la conversation devint discussion et tourna à l'aigre. J'en étais la cause involontaire.

Plusieurs évadés, envisageant la fin de la guerre, faisaient des projets pour l'après-guerre. L'un d'eux affirma : « Même si la captivité doit durer quatre ou cinq ans (il ne se trompait pas), je vous jure que, lorsque l'Allemagne sera vaincue (il ne doutait pas un seul instant de la défaite d'Hitler), je serai volontaire pour rester ou revenir en Allemagne et garder les prisonniers allemands (il n'était pas militaire de carrière) ».

Je fis remarquer à ce camarade que, la guerre finie, il serait certainement plus heureux de retrouver sa femme et ses enfants que de rester en Allemagne pour faire le garde-chiourme, ajoutant qu'il était certainement sincère en parlant ainsi, mais que le temps effaçait beaucoup de choses.

Mon scepticisme eu le don de mettre cet ami en colère et il fallut toute la diplomatie d'un séminariste présent pour mettre fin à l'incident.

... Aujourd'hui, je puis me rendre compte que le temps a, effectivement, effacé bien des choses... trop de choses.

Il n'est pas question, bien entendu, d'être volontaire actuellement pour retourner en Allemagne et garder les prisonniers allemands, d'autant plus qu'il ne doit plus y en avoir; mais il est indispensable que l'ancien prisonnier se souvienne des longues journées passées en captivité, pour qu'il n'oublie pas que de nombreuses misères sont encore à soulager.

... Dix ans se sont écoulés depuis la libération du Stalag V B et il est désolant de constater combien les Français peuvent avoir la mémoire courte, du moins certains d'entre eux.

Sans doute les anciens prisonniers n'ont-ils pas l'exclusivité de cette maladie quasi nationale qu'est l'absence ou la défaillance de mémoire, mais, plus que quiconque, ils ont le devoir de se rebeller contre elle.

Gaston Blin.

(Voir la suite page 8)

## Ton Amicale a dix ans !

Voici dix ans, au lendemain de la Libération, naissait l'Amicale V B. Dans l'enthousiasme du retour, une poignée de fidèles de l'entraide lançait l'appel à la solidarité.

ET DIX ANS APRES :

L'Amicale V B :

- groupe plus de deux mille quatre cents anciens du Stalag;
- a distribué plus de trois millions de francs de secours;
- a répondu par lettre à plus de quinze mille demandes de renseignements;
- a édité un livre sur le Stalag V B;
- a publié sans interruption un bulletin mensuel de quatre pages;
- a fait condamner à des peines d'emprisonnement le commandant allemand et ses séides;
- lutte pour l'obtention de nos droits.

Pour accroître sa combativité, ton Amicale doit augmenter ses effectifs.

C'est à toi à lui en donner les moyens :

Pas un ancien du Stalag ne doit ignorer l'existence de l'Amicale V B; Aide-nous dans cette tâche en nous envoyant des adresses de camarades;

Et, si tu n'es pas inscrit à l'Amicale, envoie-nous le bulletin d'adhésion, qui est en huitième page, avec le montant de ta cotisation, qui est de 300 francs, minimum.



# VOS AUMONNIERS VOUS PARLENT

## ABBÉ JEAN BONICHON

### Aumônier catholique

J'écris ces lignes, demandées par le sympathique rédacteur en chef du « Lien », de mon bureau de curé-doyen d'une paroisse bourguignonne, où se trouve un petit cadre peint par Frau Isabella, sœur ursuline de Villingen, si bonne pour tous vos prêtres.

A notre intention, elle avait dessiné ces paroles de la Bible : « Toujours, quand tu crois que tu ne pourras plus, il te viendra une lumière de quelque part, afin que tu surmontes encore une fois, et tu chanteras du soleil et de la joie, plus facilement, tu porteras le poids du jour, tu auras de nouveau de la force et du courage, de la confiance ».

Après dix ans, ce n'est pas sans émotion que mon regard rencontre ces mots, car ils résument l'action de vos aumôniers auprès de vous : faire profiter vos âmes du secours du Dieu dont vous aviez tant besoin pour être fidèles en toutes choses, rejoignant la parole de saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie », certains que nous étions de ne pas être éprouvés au delà de nos forces.

Souvenez-vous de notre foi et de la force de notre prière à Strasbourg, dans les casernes de la citadelle, où, au sous-sol, on se croyait revenu au temps des catacombes. Espérant la Suisse, notre arrivée en Forêt Noire, humiliés par ces regards allemands qui nous appréciaient avec morgue.

Souvenez-vous du tri opéré, vos prêtres parqués à « Waldkaserne ». Nous étions jugés, par l'« Abwehr », dangereux et pouvant exercer une mauvaise influence sur vous. Pourtant, pour des buts de propagande auprès de leur population civile, chaque matin, on nous emmenait célébrer la messe à l'église de Klosterkaserne. Répartis dans les Kommandos de travail, on vous emmenait dans les églises allemandes. Les premières messes de Noël et de Pâques furent célébrées à grand orchestre dans la même église. Mais défense de confesser, et le bon abbé Schlosser, qui était arrivé en soutane, eut grand peine à obtenir l'autorisation de prononcer quelques mots.

D'un seul coup, défense d'avoir des contacts avec la population civile, même à l'église. Ce furent des mois de disette pour vos âmes. Les prêtres non gradés étaient envoyés au travail, et on nous demanda, aux autres, le « service » de recopier vos fiches et d'assurer une aide à la poste du Camp. Ce fut pour nous l'occasion tant désirée d'être placés au milieu de vous.

Après bien des palabres, on eut l'autorisation de célébrer la messe au Camp, mais défense absolue de confesser, défense, bien entendu, qui ne fut jamais respectée.

Dès le premier instant, nous avons senti que, pour les Nazis, la religion catholique était suspecte : le pape Pie XI avait condamné formellement le racisme; aussi, leur clergé était-il surveillé de très près. Le brave curé de Villingen avait peur de nous recevoir, ce que les Ursulines, peut-être moins surveillées, n'ont jamais craint. L'archevêque de Fribourg était persécuté et subissait de nombreux affronts de la part des Jeunesses hitlériennes. L'évêque de Rottenbourg était enfermé et ses diocésains n'entendaient sa voix que pour Pâques, par le truchement d'un disque.

Nous avons eu la chance d'échouer en Forêt Noire, pays très catholique et voisin de la Suisse, siège de la Croix-Rouge internationale. Voilà pourquoi nous eûmes, dès le début, ces quelques manifestations spectaculaires, à l'usage surtout de leur population civile.

Pendant ces cinq années, nous avons subi les fluctuations du flirt qui essayait de s'ébaucher entre les Nazis et leurs occupants; vous vous rappelez cette douche écossaise ? En 1941, restrictions de toutes manières. Pour les besoins du rendement du travail, à la faveur d'une certaine collaboration et de la relève, le service des loisirs fut organisé au Camp, et, parmi eux (théâtre, musique, sport, cinéma, « Le Captif »), on plaça l'Aumônerie. Suspecte, elle était en bonne dernière. En 1941, elle n'avait pas droit aux colonnes du « Captif » : chaque prêtre devait se débrouiller comme il pouvait. Sur place, nous pouvions célébrer la messe, suivant les possibilités ma-

L'Assemblée générale de janvier 1955 avait décidé, afin de commémorer le X<sup>e</sup> anniversaire de notre libération, le tirage d'un numéro spécial du « Lien » au mois de mai 1955.

La Rédaction du bulletin, afin de présenter aux amis de l'Amicale un « Lien » vraiment complet,

térielles. Chaque dimanche, la cantine était transformée en lieu de culte. Une chorale était dirigée par l'abbé Bondet, et notre bel orchestre symphonique prêtait son concours pour les grandes fêtes. Notre « ami » Goetz était chargé de surveiller, et les sermons devaient passer, « en principe », à la censure; deux anges gardiens assistaient placidement à nos cérémonies.

En 1942, sous l'impulsion de Mgr Rodhain, l'Aumônerie catholique des P.G. fut organisée. Chaque Stalag fut adopté par un diocèse de France : le V B fut parrainé par le diocèse de Nevers, et, grâce à la générosité du Nivernais, vos prêtres reçurent à peu près régulièrement des colis de livres, d'évangiles et d'hosties et de vin de messe. Des journées de prières furent organisées en union avec le diocèse protecteur, et sainte Bernadette, la voyante de Lourdes, morte religieuse à Nevers, devint notre Patronne.

Pour avoir quelque chose à montrer aux officiels et aux missions de tous genres, on nous permit la construction de notre petite chapelle, si bien décorée par nos amis Malet et Béline et construite par nos menuisiers, en particulier par le fidèle Boucher. Comme il faisait bon venir se recueillir devant Jésus présent au tabernacle de l'autel, encadré par deux belles reproductions de nos artistes : Notre-Dame-d'Espérance et Saint-Louis, roi de France, et, pour vos prêtres, quelle joie de célébrer chaque jour le Saint Sacrifice.

Au cours de cette année 1942, l'un des sommets de notre vie religieuse fut, en mai, le 13 exactement, l'autorisation, accordée contre toute attente, d'envoyer, par télégramme, cette adresse à Sa Sainteté le Pape Pie XII, à l'occasion de son Jubilé épiscopal : « L'Aumônier du camp, les Aumôniers des Kommandos, et les prisonniers de guerre français du Stalag V B, humblement prosternés aux pieds de Sa Sainteté, à l'occasion de son Jubilé épiscopal, l'assurent de leur religieux attachement, de leur profonde soumission et de leurs prières. Ils sollicitent, pour eux et leur famille, la bénédiction apostolique, et disent

a fait appel au concours de tous. Mais elle a tenu particulièrement à ce que ceux qui furent au Stalag nos directeurs de conscience, c'est-à-dire nos aumôniers, participent à la célébration de ce X<sup>e</sup> Anniversaire. Nous restons ainsi fidèles aux statuts de notre Amicale, qui veulent qu'au sein de notre

avec ferveur le souhait : « Ad multos annos ». — J. B.

Sept jours après, Notre Saint-Père le Pape me faisait répondre par son secrétaire d'Etat, le cardinal Maglione : « Monsieur l'Aumônier, le Saint-Père a été très sensible à la filiale pensée que vous avez eue de Lui envoyer vos vœux et ceux de vos compagnons de captivité à l'occasion de son Jubilé épiscopal, et Il m'a confié le soin de vous en remercier. Ce témoignage de dévouement au vicar de Jésus-Christ est à ses yeux le gage des grâces que Dieu ne manquera pas de vous envoyer avec abondance, pour vous aider à supporter et à faire fructifier l'épreuve que Sa Providence a permise. En les invoquant de tout cœur sur vous et vos compagnons, Sa Sainteté envoie à tous, d'un cœur reconnaissant, Ses paternels encouragements, et la Bénédiction Apostolique implorée. — Cardinal Maglione. »

Fin avril 1942, le général Giraud s'évadait, et toutes facilités étaient supprimées, à la fin du mois de mai, que ce fût pour les loisirs ou pour l'Aumônerie.

En juin 1943, nos hôtes permettaient une cérémonie religieuse à grand effet, pour les journées Pétaïn, lors de la visite de la délégation Scapini. A la fin de cette année 1943, le Pape m'accordait le pouvoir de donner la Confirmation, et l'O.K.W. m'autorisait à visiter les Kommandos. En même temps, une organisation plus rationnelle de l'Aumônerie était réalisée avec des aumôniers régionaux. Comme en toute chose, tout dépendait de la bonne volonté du commandant de compagnie ou du chef de Kommando, car, malgré ces facilités spectaculaires, l'Aumônerie était suspectée, et nous dépendions directement de l'Abwehr (2<sup>e</sup> Bureau), par l'intermédiaire du service des loisirs, qui n'avait qu'un but : connaître notre manière de penser. Ces messieurs n'ont pas eu grand succès. Très souvent, lors de mes entretiens avec le « Betreuer », celui-ci me demandait ce que signifiait tel ou tel mot d'argot écrit sur l'une de nos lettres. J'étais bien embarrassé parfois pour trouver une solution convenable. Pour nous rappeler l'état d'esprit de

groupement toute croyance religieuse soit respectée.

Voici donc les articles que nous ont adressés nos amis Charles Wenger, ex-aumônier protestant, et l'abbé Jean Bonichon, ex-aumônier catholique du Stalag V B.

### La Rédaction.

nos « gardiens », un jour de juin, le capitaine Goetz, rouge d'émotion, vint me trouver vers 14 heures et m'intima l'ordre de célébrer une messe tout de suite (après le repas...), parce qu'une Commission arrivait. J'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre que c'était impossible. Il fut bien obligé de se contenter de faire visiter la chapelle. Ils avaient l'art de faire échouer nos demandes de visite de Kommandos ou de facilités pour les aumôniers de remplir leur ministère.

Au début de 1944, ce fut encore plus difficile, lorsqu'une créature d'Himmler, en civil, fut installée auprès du colonel autrichien qui commandait le Stalag. Je ne puis taire toute la reconnaissance que nous devons à Mgr Rodhain, l'actuel secrétaire général du Secours catholique, qui, par son activité, ses démarches, nous a permis bien des choses. Ses lettres à double sens étaient des chefs-d'œuvre du genre pour nous redonner confiance et nous faire connaître la vérité.

Grâce à lui, j'ai pu visiter, avec le camion de la Croix-Rouge, plusieurs Kommandos, et donner à une vingtaine de prisonniers le sacrement de la Confirmation. L'accueil que j'ai reçu de votre part ou de celle des aumôniers restera l'un des plus beaux souvenirs de ma captivité, avec la vie religieuse de la paroisse au Camp. Je ne ferai aucune personnalité, de peur d'oublier l'un ou l'autre. Je tiens simplement à dire tout le confort que j'ai eu près de l'équipe des fidèles au service de Dieu : chorale, équipe de décorateurs ; la bonne entente qui a toujours régné entre les différentes équipes de loisirs (orchestre, théâtre). L'appui que j'ai toujours trouvé auprès des hommes de confiance principaux, de toutes nationalités, et de leurs secrétariats, m'a permis de tenir, et, après ces dix années, je leur en exprime ma vive reconnaissance, car, mieux que quiconque, je sais par expérience, la difficulté d'obtenir quelque chose de nos geôliers, surtout en faveur de l'Aumônerie. Nos hommes de confiance et leur équipe ont fait tout ce qu'ils ont pu.

(Voir la suite page 6)

## CHARLES WENGER

### Aumônier protestant

Chers amis de notre ex-paroisse V B, et vous tous anciens du Camp et des Kommandos,

Dix ans donc ont passé depuis notre retour tant espéré.

Pour nous tous, il n'y avait plus eu qu'un seul problème : la libération et la rentrée au foyer quitté cinq ans auparavant. Ces cinq années d'exil nous avaient semblé longues, presque insurvivables ! Et voilà que dix ans viennent de passer, nous engloutissant tous dans ce grand néant qu'est l'humanité grouillante, harassante.

Nous qui revenions alors avec une flamme nouvelle au cœur et des espérances vivantes, trop grandes sans doute pour nos forces usées, nous nous retrouvons aujourd'hui pour faire un premier bilan.

Ma dernière circulaire expédiée pour Pâques 1945, je l'ai là devant mes yeux. Et j'y retrouve toute la lassitude qui ne manquait jamais de nous tracer notre vie.

Après vous avoir parlé de la Passion, et spécialement du Vendredi-Saint où toutes les souffrances passées et à venir ont été expiées par le Seul Juste, je vous appelais à suivre ce Christ immolé afin de participer à la gloire de Pâques, et, ajoutais-je : « Je voudrais qu'au retour nos Eglises de France puissent dire avec la même joie de chacun d'entre nous : l'Eglise du V B n'a pas dormi, au contraire, elle s'est donnée à son Dieu pour l'avancement de son règne. »

Et maintenant que nous sommes revenus, que nous avons revécu dix fois cette Passion et cette Résurrection, que disent nos Eglises au sein desquelles nous sommes, ou peut-être devrions être ?

Avons-nous eu la force de croire à la nécessaire épreuve que nous avons subie pour notre propre résurrection spirituelle ? Et, en conséquence, avons-nous eu la foi vivante et agissante ? Dieu seul le sait ! Mais puissiez-vous tous être nombreux qui depuis le retour avez apporté vos expériences et votre certitude spirituelle à vos foyers, à vos familles, à vos Eglises, à votre travail et à la communauté en général ! Oui, mon grand souhait est que ce premier bilan ne soit pas négatif, mais tellement positif afin que vous et les vôtres puissiez toujours en tout lieu louer Dieu de Sa Grande Bonté. Non que je serais désolé de mon activité parmi vous, car personnellement je ne suis rien, sinon un simple outil, mais je serais attristé pour ceux qui n'auraient pas reçu et accepté cette Grâce divine de la Rédemption.

Et, s'il y a des frères qui cherchent encore le Chemin, prions tous pour eux afin que la Lumière leur soit donnée. Lumière qui leur montrera ce quoi que nous pensions, espérions ou fassions, tout cela n'est rien dans le plan divin de Dieu. Non ce ne sera jamais l'homme, et inventerait-il tous les progrès possibles, qui sera le maître; mais Dieu, le créateur de toutes choses et aussi notre Père qui vous a aimés le premier et auquel seul soit la Gloire d'Eternité en Eternité !

Pour conclure, je tiens à vous saluer tous, au nom de l'Aumônerie protestante du V B, qui, dès 1940, a essayé de vous apporter la consolation et le confort (et je rends un hommage tout particulier à notre ami Jean Blumenthal qui s'était tellement dévoué). Puissiez-vous ne jamais oublier nos cultes intimes mais vécus, nos chants qui montaient du plus profond de notre être, nos fêtes de Noël, nos semaines saintes, nos cultes au Lazarett ou en Kommandos, et là je pense tout spécialement à mon dernier séjour à Ulm pour Pâques 1945 dans une ville récemment meurtrie.

Je tiens aussi à remercier encore notre cher homme de confiance et tout son état-major pour l'aide précieuse qu'ils m'ont communiquée en toute occasion.

Charles Wenger.

Aumônier protestant, Stalag V B.

## LA LOTERIE DU V B

L'Assemblée générale du 30 janvier a, entre autres vœux, émis celui du lancement d'une grande loterie, fin 1955-début 1956.

Les motifs qui ont été avancés pour présenter ce vœu ont rallié tous les suffrages, et vous-mêmes qui étiez absents de nos délibérations en reconnaîtrez le bien-fondé.

La cotisation annuelle de 300 francs minimum couvre les frais de gestion administrative de votre Amicale : Bulletin mensuel, versement à l'U.N.A.C. pour la quote-part du loyer, frais de secrétariat. Le bulletin, à lui seul, absorbe une grande partie des cotisations, mais il représente le lien le plus effectif entre nous et il ne peut être question d'en réduire le tirage.

Pour l'entr'aide, nous ne pouvons donc utiliser les cotisations, mais uniquement :

— les dons que nous adressent nos adhérents, notamment lorsqu'ils effectuent le versement de leur cotisation annuelle;

— le bénéfice de nos fêtes annuelles, et, en particulier, le produit de la loterie.

Dans ce bulletin, nous portons à votre connaissance le montant de la somme affectée

à l'entr'aide depuis la fondation de l'Amicale. Comme vous le voyez, cela représente un fort joli denier. Et, pourtant, nous n'avons envoyé de secours qu'aux seuls cas particuliers qui nous ont été signalés.

Or nous voudrions étendre notre champ d'action, car nous nous doutons bien qu'il existe des situations pénibles ou des familles méritant une aide et qui ignorent l'existence de notre Amicale ou n'osent pas s'adresser à nous.

Mais, si nous voulons tenter quelque chose de positif dans ce domaine, il nous faut des ressources plus larges que celles dont nous avons disposé jusqu'à ce jour.

La progression de l'Amicale autorise tous les espoirs. Les possibilités de vente des billets sont de plus en plus grandes. Aussi bien, le Comité Directeur de l'Amicale a-t-il décidé de porter le prix du billet à 50 francs, le carnet restant toujours à 500 francs et comportant par conséquent 10 billets.

Ceci aura un double avantage :

1<sup>o</sup> L'émission étant d'un million, il y aura moins de billets à placer;

2<sup>o</sup> Le nombre des lots étant le même qu'il y a deux ans,

il y aura davantage de gagnants.

Pour les lots, nous ferons appel, comme toujours, à la large compréhension et à l'aide généreuse des firmes qui nous ont apporté chaque fois un appui efficace. Nous prions les camarades qui seraient susceptibles de nous faire obtenir le concours précieux de maisons de commerce ou de firmes industrielles de bien vouloir se faire connaître. De plus, s'il y a parmi vous de généreux donateurs, c'est avec joie que nous accepterons leur aimable concours en la circonstance.

L'an dernier, le million fut entièrement couvert, un mois avant le tirage. Pour la seconde loterie, il en sera de même. Et pourquoi en serait-il autrement ? Le montant de l'émission est le même et le nombre de nos adhérents a augmenté !

En octobre 1955, nous lancerons donc notre Loterie de l'Entr'Aide.

Vous lui réserverez un accueil généreux.

D'avance, nous disons à tous un grand merci, au nom de ceux qui sont les bénéficiaires de leur geste de solidarité.

H. P.

Vous trouverez en page 8 un bulletin d'adhésion UTILISEZ-LE



# La liberté viendra ce soir...

Dimanche 22 Avril 1945

(Extraits du « Journal d'un Homme de Confiance »)

Hier soir, à la Compagnie, l'Oberfeldwebel du bureau m'a remis un gros paquet de circulaires envoyées par l'homme de confiance principal du camp.

Ce sont d'ultimes instructions, à diffuser dans les Kommandos, concernant la conduite à tenir en attendant la libération : « Restez groupés dans l'ordre et le calme. La région ne sera pas évacuée. Inutile de se jeter sur les routes déjà si encombrées !... La fin est proche !... »

Parti dès l'aube à bicyclette, je vais d'un Kommando à l'autre porter ce message d'espoir, qui partout est accueilli avec des transports d'enthousiasme. Cette fois, même les plus incrédules sentent que nous touchons au terme de nos misères.

L'atmosphère tiède et lumineuse fait de ce dimanche ensoleillé une journée idéale de printemps. Tout, dans la nature, semble concourir à des visions de paix. Mais ce n'est qu'une illusion vite dissipée. Dans chaque village, on peut rapidement déceler des signes infailibles qui annoncent un bouleversement proche...

Après un long périple, j'atteins Ummendorf, vers 10 heures du soir. Il m'est donné, là, de vérifier une fois de plus combien la discipline allemande a modelé les esprits. Alors que la libération n'est plus qu'une question d'heures, au moment où le bruit du canon se rapproche de minute en minute, le gardien a donné l'ordre de fermer les portes du Kommando.

De la part d'une sentinelle bornée, comme nous en avons tant connus, un tel comportement n'étonnerait qu'à moitié. Mais il s'agit, ici, d'un inspecteur des Finances, un homme d'une grande culture et d'une éducation raffinée.

Je m'efforce de lui représenter le danger que comporte une pareille décision alors que l'immeuble peut être atteint par un obus d'un instant à l'autre. Je ne manque pas de souligner la responsabilité qui sera la sienne si un seul prisonnier venait à être blessé.

Peine perdue. — J'ai des ordres, affirme-t-il. Je les exécuterai tant que je n'aurai pas reçu d'instructions contraires...

Mais ces instructions ne viendront pas. Je sais, de source sûre, que la compagnie est déjà partie, avec armes et bagages, en direction du Sud...

C'est possible, mais les consignes sont les consignes. Je suis obligé de tenir les portes fermées. — La discussion s'éternise sans qu'il cède d'un pouce. Tous les arguments le laissent insensible. Ferme et poli, il se retranche derrière le sacro-saint règlement : « Befehl ist Befehl ! ».

Te tourmente pas trop, me disent les camarades. On se fera bien ouvrir quand il le faudra. Reste plutôt avec nous. Tu n'arri-

veras jamais à Laupheim. La ville doit déjà être libérée...

Quand je m'engage sur la route de Biberach, j'ai, d'un coup, sous les yeux le spectacle décuplé de notre exode de 1940.

Entremêlés dans un embouteillage indescriptible, des véhicules de toutes sortes progressent à la cadence du pas. D'énormes camions, des pièces d'artillerie monstrueuses côtoient des bicyclettes et des voitures à bras. Puis, imbriqués les uns dans les autres, viennent des fourgons tirés par six chevaux, des automobiles de toutes tailles, des charrettes à vaches et des poussettes d'enfant. Au milieu de tout cela, des soldats isolés, d'autres en groupe, des civils, des femmes, des vieillards, une interminable marée humaine marchant par saccades et sans titre un mot.

L'avance est lente, entrecoupée d'arrêts brusques, de démarrages inopinés, stoppés parfois aussitôt. Mais on n'entend aucune exclamation et c'est bien le spectacle le plus étrange qui soit de voir cette multitude avancer par à-coups muette et résignée.

Dans ce sauvé-qui-peut général, personne ne semble m'apercevoir. Pourtant, je suis le seul à aller dans le sens opposé. Le seul inconvenient est que, faute de place, je dois descendre de bicyclette et marcher dans le fossé.

Après Biberach, la circulation devient plus aisée. Je rencontre encore des détachements de soldats plus ou moins en débandade, des convois hippomobiles et d'innombrables automobiles surchargées de matériel hétéroclite.

Des lieux d'incendie embrasent l'horizon.

Le ciel est tout rouge en direction de Laupheim. Est-ce la ville qui brûle ?

L'artillerie tonne. On perçoit, sur la gauche, des bruits de départ.

« Arrêtez, me crie un paysan, à Eppingen, ils arrivent ! »

Les voitures deviennent plus rares, mais défilent toujours des colonnes de soldats harassés, sans armes pour la plupart. Au fur et à mesure que j'approche de Laupheim, les lieux rouges grandissent. J'en ai bientôt l'explication. Ce sont les derniers avions du terrain militaire qui brûlent avec des jaillissements continus d'étincelles. Je m'arrête longuement pour admirer ces effets de lumière qui ne manquent pas de beauté.

Dans la ville elle-même, règne le plus grand calme. Personne dans les rues, sauf au carrefour situé devant le Kommando.

Il y a là un attroupement de femmes déchainées qui, munies de longues scies et de passe-partout, tentent de scier les troncs d'arbre formant un barrage anti-chars.

Mais elles se heurtent à une section de soldats au grand complet, commandée par un Ober-

leutnant massif, du type soudard impitoyable.

Quand les femmes se rapprochent du barrage, il fait avancer ses hommes. Les injures les plus grossières, les pires menaces pleuvent sur les soldats.

« Vous n'êtes pas d'ici, vous autres. Ça vous est égal que le quartier soit détruit. Laissez-nous scier les arbres. Ce n'est pas ce barrage-là qui retardera beaucoup les chars. »

Engagé dans la chicane, l'officier répète qu'il a reçu des ordres et s'évertue à patlemer. En vain. Telles des furies, dix femmes à la fois se jettent en avant pour passer aux actes.

Répondant à un commandement bref, les soldats s'interposent, ce qui déclenche alors des cris, des pleurs et des lamentations à n'en plus finir.

Cinq ou six fois, la scène se renouvelle, les femmes et la troupe avançant tour à tour. Finalement, force reste à l'armée : les femmes se dispersent en accablant les militaires de locutions ordurières et de propos désobligeants, ces mêmes militaires qu'elles portaient aux nues quelques semaines auparavant.

Quand je pénètre au Kommando, grande surprise !

Il est vide, plus un être vivant, mais, par contre, un désordre invraisemblable. Seul un cyclone ou un tremblement de terre peut avoir provoqué un pareil chambardement.

Le Wachmann, qui apparaît deux minutes plus tard, me renseigne sur ce qui s'est passé :

« On a installé des pièces d'artillerie près du carrefour et on a fait partir les prisonniers. Ils campent provisoirement dans les caves du château !... »

Ce Wachmann, pas trop mauvais bougre, cultivateur de son état, habite à une vingtaine de kilomètres d'ici. Sa situation personnelle l'inquiète vivement :

— Qu'est-ce que je dois faire ? Rester ou m'en aller chez moi ?

Je lui conseille de rester :

— Vaut mieux que tu attendes ici. Si tu t'en vas, c'est reculer pour mieux sauter. Les Américains sont déjà à Ehingen. Tu seras pris de toutes façons !...

Très indécis, il quitte la pièce en tirant la jambe.

La canonnade fait rage. Des séries d'explosions se succèdent avec des tonalités différentes. C'est sans aucun doute le terrain d'aviation, situé de ce côté de la ville, qui est visé. Les départs viennent de l'autre rive du Danube.

Pour attendre le jour, je m'allonge sur une paille dans un feuilletant un livre qui m'est tombé sous la main : « Le Cercle de Famille », d'André Maurois.

23 avril

Vers 7 heures du matin, Barbrel et deux ou trois autres, très sur-excités, font irruption dans le Kommando.

« Ne reste pas là ! Il y a des gros canons en batterie, tout à côté. Quand ils vont se mettre à tirer, on aura la riposte en moins de deux !... »

Par petits groupes, les camarades reviennent au bercail. Ils sont heureux comme des collégiens en vacances :

« Ah ! si t'avais vu ce monde qu'il y avait dans les caves de la « Schloss » !... C'était plein de femmes et de civils ! Tu peux croire qu'il y avait de l'ambiance !... »

Tout à coup, nous voyons le gardien sortir avec sa bicyclette surchargée de bagages. Il nous fait un petit signe de la main et enfourche sa machine aussi vite que le lui permet sa jambe raccourcie en Russie.

« Le v'là qui se trisse ! », crie Cailleux. « Hé ! Bon voyage ! Bien des choses chez toi ! »

## Ce journal

te plaît-il ?

C'est que tu n'as pas oublié les copains !

Alors pourquoi hésiter encore ?

peaux blancs commencent d'apparaître aux fenêtres.

Que la nature humaine est singulière ! Voilà cinquante-huit mois que nous attendons cet instant. Des centaines de fois, nous en avons parlé. Pas un seul jour, nous n'avons cessé d'y penser ! Il nous est toujours apparu, placé sous le signe d'un enthousiasme délirant. Rien que d'y penser, nous étions dévorés d'une joie exubérante, d'une allégresse impossible à contenir.

Ce jour tant espéré est venu. Aujourd'hui, dans une heure, dans deux peut-être, nous serons libres... libres... Nous avons donc tous les motifs d'être joyeux... Joyeux, nous le sommes certes ! Mais est-ce vraiment la joie débordante que nous avions imaginée ? A bien réfléchir, il s'y mêle quelques restrictions indéfinissables que nous cherchons à analyser, sans trop y parvenir...

Au Kommando, l'énervernement gagne les camarades : « Viendront-ils aujourd'hui ? »

Les commentaires vont bon train.

— Paraît qu'ils sont à Ristissen, à Dellmensingen ! Les Américains ont passé le Danube. Ce sont eux qui vont arriver ici. Ils ont un matériel formidable. Rien ne leur résiste... Ah ! ce coup-là, les Français y l'ont bien dans le dos !...

— La soirée s'avance et toujours rien ! C'est pas encore ce soir qu'on sera libéré. Va falloir s'organiser pour la nuit. C'est curieux qu'on n'entende plus de canon !...

Un groupe d'une vingtaine de soldats allemands s'arrête au carrefour, hésite, puis s'engage sur la route en direction d'Achstetten.

Toute la ville repose de nouveau dans un silence pesant. Le soleil poursuit sa course descendante, les ombres grandissent. Quelques personnes se hasardent dans la rue.

Vers 18 heures, un cri se répand comme une trainée de poudre : « Ils sont au Flugplatz. Ne restez pas dehors ! »

Puis l'attente reprend, irritante. On ne voit plus les aviateurs qui surveillaient le barrage anti-chars.

« Les voilà ! Les voilà ! ». Fausse joie. Ce ne sont que des motocyclistes de la Wehrmacht qui passent dans une pétarade rageuse.

Les camarades tournent comme des fauves en cage. L'énervernement monte.

— C'est à n'y rien comprendre. On n'entend même pas une détonation. Ma parole, ils ont dû s'arrêter pour passer la nuit. C'est fini pour aujourd'hui !

— Vous voyez pas que ce soient les Français qui arrivent les premiers ?

— Faudrait qu'ils fassent vite. Les Américains ne doivent pas être loin...

Dulac décide d'aller aux nouvelles chez le pépiniériste, son informateur habituel. Je l'accompagne. D'après les derniers renseignements qui courent, la ville ne sera pas défendue. Ross, le grand chef local, a donné l'ordre au Volksturm de se disperser.

(Voir la suite page 6)

## La seconde...

Passent les jours et passent les semaines  
Ni temps passé, ni les amours  
[revenir]...  
Guillaume Apollinaire.

La vallée aux bois touffus est toute bleue de nuit; aucun bruit ne trouble le sommeil de la campagne molle et calme; sur la hauteur, se profile confusément la masse étagée du sans silencieux.

Couché dans la chambre qu'il partage avec deux autres « allongés » déjà endormis, Jean, les yeux aux étoiles, hume la fraîcheur vierge de l'haleine nocturne qui entre par la baie grande ouverte et, s'abandonnant à la songerie, il revoit, sur l'écran du ciel, le film de sa vie depuis le tragique prologue de septembre 1939.

A vrai dire, ce film n'est d'abord que le navrant documentaire dont des centaines de milliers de Français ont été les acteurs improvisés et malheureux : les dix mois de drôle de guerre, avec le dur hiver mosellan aux secteurs boueux et stagnants... le printemps parfois secoué par la colère des ducts d'artillerie... le guet inquiet aux portes de la Belgique et du

Luxembourg... la tornade de mai 40, ses éclairs et ses tonnerres subitement déchainés, le triomphe, prompt, inhumain, de l'envahisseur si formidablement armé qu'il en apparaissait invincible... la stupeur, l'humiliation, le désespoir pour ceux que, tels des lépreux, allait cruellement isoler du monde, pendant cinq ans, la volonté implacable d'un bourreau d'Apocalypse; pour ceux qui — semblables à lui, Jean — allaient, durant un lustre, payer d'une captivité ignominieuse des fautes où ils n'avaient point de part... Cinq années de spleen, de tortures morales, de servage, de sous-alimentation, de colères rentrées, de rages impuissants... Cinq années de vie perdues...

Le cauchemar enfui, le monstre hitlérien écrasé, Jean, comme tant d'autres, avait retrouvé, avec la France, la douceur de vivre, les affections du cœur, le tran-tran quotidien de l'existence et, par-dessus tout, reconquis ce bien précieux entre tous : la liberté !

Mais, il est des fatalités qui s'acharnent sur nous-mêmes... Cela avait commencé, au début de l'hiver dernier, par des dou-

## ...captivité

leurs dorsales, de la courbature, des quintes de toux, de la mollesse physique, de l'inappétence. Jean ne s'en était pas effrayé.

« Un souvenir du secteur de Westphalie ». Jean évoque des images secrètes et tellement chères à son cœur douloureux... C'est surtout un visage aimé de femme qu'il cherche dans la nuit, qu'il essaie de rejoindre à travers l'espace. Il voudrait lui dire les chaudes paroles qui montent à ses lèvres serrées et pleurer dans l'ombre au souvenir de la douceur des baisers.

Ses joies ? Les rares, trop rares lettres qu'il reçoit. Une lettre lui cause un plaisir délicieux, analogue à celui qu'il ressentait là-bas, en Allemagne, quand il y avait une « brive » pour lui. Tel un enfant qui craindrait de casser un jouet neuf, il tourne et retourne l'enveloppe, délicatement entre ses doigts, avant de la décacheter, s'attardant à identifier l'écriture de la suscription, déchiffrer le timbre de la poste, savourant une satisfaction qui pourrait paraître puérile si elle n'était émue. Il n'attend pas de visites. Ceux qui s'intéressent à lui sont trop

éloignés et de situation sociale trop modeste pour pouvoir entreprendre un déplacement aussi coûteux. Il envie, mais sans les jalouser, ceux des malades que l'on vient voir régulièrement tous les quinze jours. Non, il ne jalouse personne; il voudrait, au contraire, que tout le monde fût heureux. Il se sent à la fois de la sollicitude et de la sévérité pour une humanité qu'il souhaiterait voir uniquement préoccupée du bonheur commun.

Hélas ! Le sang coule en Corée, en Indochine et il coulera peut-être encore en Europe... Alors, dans sa méditation, surgit cette pensée d'il ne sait plus quel auteur : « C'est peut-être parce que les uns prennent trop peu part aux souffrances des autres qu'il y a toujours des guerres... »

Jean va céder au sommeil, au sommeil qui éteindra la plainte de son cœur et de son corps...

Demain, lorsque l'éveillera le premier rayon du soleil naissant, ses yeux, s'ouvrant aux lointains bleutés et vaporeux, y découvriront, comme chaque matin, le mirage de la guérison.

Georges Trap.



Il y a dix ans, c'était le Grand Retour.

Il y a dix ans, des centaines de mille Français retrouvaient ce dont ils étaient si cruellement privés depuis près de cinq années : leur famille, leur liberté, leur patrie, les êtres, les choses et les lieux les plus chers à leur cœur.

Mais, pour beaucoup, — pour ne pas dire la majeure partie, — d'entre eux, l'ineffable joie de la délivrance et de la recouvrance se teintait d'une certaine mélancolie : car les quelque soixante longs mois de misères, de souffrances et, souvent, de désespérances, entremêlés de minces plaisirs et, heureusement, aussi de tant de gestes de reconfortante amitié, ces soixante mois vécus en fraternelle communauté, derrière les barbelés, avaient créé entre tous ces hommes des liens dont la rupture n'allait pas sans les attrister.

C'est pourquoi, au moment de se séparer, ils échangeaient tant de promesses : chacun notait des adresses, jurait de conserver le contact, d'entretenir de fréquentes correspondances, de faire l'impossible pour revoir les compagnons des temps douloureux, et aussi, — et surtout, — de conserver vivant dans le cœur la mémoire de ceux qui n'étaient plus là pour partager la félicité du retour.

C'était il y a dix ans !...

Aujourd'hui, en cette période anniversaire, dût-on nous reprocher d'avoir la vaine nostalgie des choses mortes et taxer de masochisme notre culte du souvenir, ce n'est pas sans tristesse que nous contemptions la route parcourue depuis dix ans, cette route tout au long de laquelle tant de bons camarades ont disparu.

Beaucoup, hélas ! ont été emportés par les suites physiques ou matérielles ou morales de la captivité.

Mais la plupart, — et c'est navrant à constater, — se sont éclipsés de leur plein gré.

## Un moyen d'améliorer votre pouvoir d'achat

Voici venir la période des premières communions 1955... et, avec elle, chez beaucoup de parents, bien des sujets de perplexité.

Pour les uns, nombreux en ces temps difficiles, la question primordiale est celle des dépenses qu'entraîne cette cérémonie dont pourtant chacun a le désir de faire un beau souvenir pour l'enfant.

Pour d'autres, ce qui les embarrasse c'est le choix parmi les multiples catalogues qu'ils reçoivent, tous plus engageants les uns que les autres.

A cette occasion, le Groupement économique d'Achats, — dont ceux de nos camarades qui ont utilisé ses services sont unanimes à se louer, — vient de publier une intéressante documentation dans laquelle cinq des fournisseurs réputés sélectionnés par le G.E.A. présentent une gamme extrêmement étendue des divers articles indispensables à l'enfant comme aux parents : vêtements ; robes ; chaussures ; chemises ; cols ; cravates ; gants ; bas ; brassards ; bonnets ; ceintures ; automonières ; voiles ; croix ; chapelets ; colliers ; montres ; sacs.

Naturellement, ces maisons, comme toutes celles affiliées au G.E.A., consentent, sur présentation du

A ces derniers, évidemment, les pseudo-bonnes raisons n'ont pas manqué.

Les uns, au nom d'une apparente logique, ont estimé que le meilleur moyen d'oublier les mauvais jours était de s'éloigner à jamais de ceux avec qui on les avait partagés.

D'autres ont invoqué les nécessités quotidiennes, professionnelles et familiales.

*C'est avec une joie réelle que tous ceux qui connaissent notre ami René Riché, président de l'Amicale nationale du Stalag IV A et membre du Bureau de l'U.N.A.C., directeur du Centre Universitaire des victimes de guerre et invalides militaires, apprendront sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur.*

*Est-il besoin de rappeler quels remarquables mérites vient couronner cette distinction ?*

*Durant les cinq ans de la captivité, il s'attacha inlassablement à organiser puis à développer, à travers le territoire dépendant du Stalag IV A, un réseau de cours par correspondance qui permit, aux uns, de s'initier aux rudiments scolaires, aux autres, de se perfectionner dans les diverses disciplines universitaires, et, à tous, de trouver dans l'étude un refuge contre l'enlèvement moral qui menaçait le prisonnier de guerre.*

*Parallèlement, René Riché ap-*

Certes, il est indéniable que les difficultés rencontrées après la libération, par un trop grand nombre d'entre nous, ont été plus graves que ne les avaient prévues les plus portés au pessimisme.

Mais était-ce un motif suffisant pour se désintéresser, sous prétexte de soucis personnels, de ceux qui étaient en proie à une pire adversité ; pour s'ex-

clure de cette solidarité qui, dans les camps et les Kommandos, leur avait permis bien souvent de ne pas être complètement écrasés sous le joug nazi ?

Du simple point de vue réaliste, était-il même opportun de rompre l'union morale qui, comme aux yeux des Allemands, aurait pu faire notre

## Une juste consécration

*portait à ses camarades, dans leur exil saxon, cet autre antidote contre la détresse : « Le Moineau », un des plus vivants organes de la Presse des Barbelés, si vivant qu'ayant résisté victorieusement à l'apathie qui, trop souvent, suivit la libération, il vole maintenant vers son 138<sup>e</sup> numéro.*

*Après le Grand Retour, notre ami se vit confier le soin de réaliser la fusion du Centre d'Entraide aux étudiants mobilisés et prisonniers et du Centre Universitaire du Retour chargés « d'accueillir et de réadapter à la vie universitaire les étudiants démobilisés ou rapatriés des camps de captivité ou de déportation ».*

*Il en fit ce Centre Universitaire*

*des Victimes de guerre et Invalides militaires, dont le titre peut sembler un peu longuet mais montre bien l'étendue de son champ de bienfaisante action.*

*Nous avons déjà dit, ici même, ce qu'est cet organisme et les éminents services qu'il apporte à ses trop nombreux ressortissants, en les aidant dans l'achèvement de leurs études ou en les réadaptant aux diverses branches de la vie professionnelle.*

*Mais, ce que l'on ne saurait trop répéter, c'est que les très intéressants résultats obtenus en cette matière sont dus à l'ardente et convaincante foi, à la courageuse ténacité et au profond esprit d'organisation de René Riché.*

*C'est pourquoi nous applaudissons de tout cœur à la juste consécration de son effieient dévouement et nous lui adressons nos félicitations sincèrement amicales.*

M.-L.-C. M.

## ECHOS ET NOUVELLES

### La qualité de Pupille de la Nation n'est pas automatiquement conférée

Plusieurs Offices départementaux ont demandé, à la direction de l'Office national, si les modifications apportées, par la loi n° 53-58 du 3 février 1953, aux dispositions de l'article L. 43 du Code des Pensions militaires d'invalidité et des victimes de la guerre, étendant le bénéfice d'une pension au taux normal aux veuves d'invalides à partir de 85 %, n'avaient pas pour conséquence de permettre de conférer automatiquement aux enfants des intéressés la qualité de Pupille de la Nation.

Par sa circulaire B-1830, le directeur de l'Office national a fait connaître que cette question comporte une réponse négative. Car les tribunaux civils, juges du fond, demeurent, comme par le passé, seuls compétents pour apprécier l'existence — condition essentielle de l'attribution du titre dont il s'agit — de relations de cause à effet entre le décès du père et le fait de la guerre.

### Les P.G. et la Carte du Combattant

Il y a quelque neuf mois, la Commission permanente de l'Office national avait émis l'avis qu'il y avait lieu d'abroger le paragraphe A de l'article A-124 du Code des Pensions militaires d'invalidité

et des victimes de la guerre, qui renvoie à la procédure de l'article R-227 dudit Code l'examen des demandes de Cartes de Combattant présentées, au titre des opérations effectuées après le 2 septembre 1939, par les prisonniers de guerre rapatriés dans des conditions autres que celles prévues par la Convention de Genève.

Sans attendre la publication de l'arrêté instituant cette mesure,

publication qui se faisait attendre, le directeur de l'Office national a décidé, le 23 janvier, de faire immédiatement retour aux Offices départementaux des dossiers de l'espèce qui leur parviendront par envois échelonnés.

Voici une initiative dont ne peut que louer M. Henri Ribière. Mais que vont faire les Offices départementaux de ces dossiers si la rue de Bellechasse ne leur envoie pas les instructions nécessaires ?

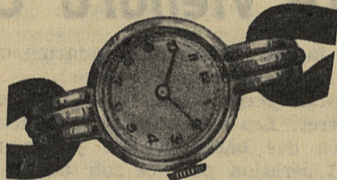
### La Sécurité Sociale aux victimes de guerre

Par sa circulaire B-1834, le directeur de l'Office national a fait connaître qu'après accord du ministre du Travail et de la Sécurité Sociale, les invalides de guerre, à la fois victimes militaires et victimes civiles de la guerre, possédant un brevet d'inscription unique relatif aux pensions concédées à ces deux titres et dont l'invalidité globale, reconnue, atteint ou dépasse le taux de 85 %, bien que le taux d'invalidité correspondant à chacune des pensions soit inférieur à ce chiffre, peuvent désormais être affiliés à la Sécurité Sociale au titre de la loi n° 50-879 du 29 juillet 1950 et de la loi n° 53-1340 du 31 décembre 1953 et suivant les conditions fixées par lesdites lois.

La date d'effet des immatriculations est la même que celle retenue pour l'application de la loi du 31 décembre 1953.

M.-L.-C. Moysse.

**LA BONNE MONTRE DE BESANÇON**  
« ROCHDHOR »



HORLOGERIE  
**F. FUSIER**  
(ex-P.G.)

La maison de confiance  
Magasins, ateliers et bureaux  
128, rue de Dôle, Besançon (Doubs)  
Vente directe à la clientèle P.G.  
au prix de fabrique  
Conditions spéciales  
sur certains achats

Elegante montre-bracelet moderne pour homme ou dame, 15 ou 17 rubis, mouvement ancre, antichoc, trotteuse centrale, antimagnétique, boîte étanche plaquée or, sur cuir ou daim, avec bulletin de garantie, au prix de : 5.500 fr.

Envoi gratuit du catalogue dans toute la France. Ecrivez-nous vite, satisfaction assurée. Règlement à réception de la facture.  
D.O.P. : 1857-24 Dijon

### PENSEZ AUX VACANCES DE VOS ENFANTS

Comme chaque année, l'U.N.A.C. organise avec nos amis de la Sarthe les placements familiaux qui ont donné de si bons résultats pour la santé de vos enfants.

Le départ aura lieu le 4 juillet et le retour le 12 septembre; toutefois, il est possible de réduire le séjour à un mois.

Les conditions restent ainsi fixées :  
pour les enfants de 7 à 13 ans : 275 francs par jour;  
pour les enfants de 13 à 14 ans : 300 francs par jour (+ le prix du voyage aller et retour).

Les inscriptions sont prises au secrétariat de l'U.N.A.C., 68, Chaussée - d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>). Téléphone : TRI 78-44, jusqu'au 15 juin dernier délai.

## Le droit aux arrrages de la retraite du Combattant

Par circulaire 0381 C.S. du ministre des A.C. et V.G., le paragraphe C relatif à la prescription du droit aux arrrages de la retraite du combattant, inséré à la fin de la section I de la circulaire n° 0336/C.S. du 8 juin 1954, est annulé et remplacé par le suivant :

« C. — Prescriptions du droit aux arrrages de la retraite du combattant.  
« Aux termes du 4<sup>e</sup> alinéa de l'article L. 258 du Code des Pensions militaires d'invalidité et des victimes de la guerre, toute retraite du combattant dont les arrrages échus n'auront pas été payés sans raison valable dans le délai d'un an, est annulée.

« L'application stricte de ces dispositions combinées à celles du dernier alinéa nouveau de l'article L. 256 du Code aurait pu conduire à refuser le rétablissement de la retraite du combattant aux anciens combattants âgés de moins de 65 ans et n'appartenant pas aux catégories définies aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> alinéas de l'article L. 256 susvisé qui, après avoir été mis en possession de la retraite, se sont trouvés, au 7 janvier 1954, atteints par la prescription définie ci-dessus. Cette prescription, en entraînant l'an-

force en face des pouvoirs publics français ?

Dans ces colonnes où nous avons pour règle de ne jamais nous fourvoyer sur le terrain politique, nous n'évoquerons pas l'influence que, groupés comme au camp, nous aurions pu avoir sur l'orientation sociale de la nation, ainsi que nous en discutons le soir autour des tables des baraques.

Pourtant nous sommes en droit de déplorer que l'apathie d'un trop grand nombre d'entre nous nous ait empêchés d'imposer le respect de nos droits et, ce qui est encore plus important, des droits de nos morts et de leurs familles, dont nous avons juré d'être les défenseurs comme des nôtres propres.

En cette matière, nos amis belges nous ont montré ce que la cohésion pouvait apporter à ceux qui la pratiquent : leurs justes revendications ont été satisfaites bien plus complètement que ne le seront jamais les nôtres... et bien avant. Et nous ne parlons ni de nos alliés anglais ou américains ni même des P.G. allemands, qui, tous, ont obtenu de substantiels « avantages » et non de maigres « réparations ».

Faut-il conclure de tout cela qu'il n'y a plus qu'à jeter le manche après la cognée et à suivre l'exemple de ceux pour qui leurs pantoufles sont un but et un aboutissement ?

Bien au contraire ! Il reste d'autant plus à faire que nous avons moins fait.

Et, si le temps, d'ailleurs toujours limité, des revendications est révolu, — ou, du moins, près de l'être, — l'ère de l'entraide continue, qui requiert le concours de tous, même celui des ouvriers de la onzième... année.

Leur venue ou leur retour dans nos rangs nous sera doublement précieux : d'abord par l'appui matériel qu'ils nous apporteront; ensuite, par le plaisir que nous aurons à les revoir... dix ans après.

M.-L.-C. Moysse.

### Aux amateurs de photo et de cinéma

Un club d'amateurs de photographie et cinéma (petit format) est en formation.

Nous faisons appel à tous ceux qui sont intéressés par la question et les prions de se faire connaître à l'Amicale du Stalag V A, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris





Nous avons précédemment commenté, — de façon sommaire, d'ailleurs, en raison des retards survenus dans le vote des articles concernant les A.C. et V.G., — les grandes lignes des chapitres budgétaires intéressants particulièrement les anciens prisonniers de guerre.

Nous croyons intéressant, pour l'ensemble de nos camarades et des ayants cause de nos morts, de reprendre maintenant plus en détail l'analyse des mesures nouvelles qui, sur la proposition du gouvernement ou avec son accord, ont été votées par le Parlement.

Pour insuffisantes qu'elles soient encore, — et bien que subsistent un certain nombre de problèmes non ou mal réglés, — elles n'en marquent pas moins un net progrès dans la voie des réparations dues aux légitimes créanciers de la Nation.

Voici donc l'énumération, — telle qu'elle a été exposée par le ministre des A.C. et V.G., M. Raymond Triboulet, au cours d'une récente conférence de presse, — des résultats acquis.

M.-L.-C. M.

### Mesures concernant les pensions

#### MESURES GÉNÉRALES

1° Application des dispositions de la loi n° 53-1340 du 31 décembre 1953, dite « Plan quadriennal » :

Le crédit ouvert pour l'application, en 1955, d'une nouvelle tranche de mesures, définies par la loi du 31 décembre 1953, s'élève à huit milliards. Cette dotation permettra la mise en vigueur, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1955, de la deuxième tranche du « plan quadriennal ». Conformément à l'article 47 de la loi précitée, la détermination des nouvelles mesures qui entreront en application de même que la répartition du crédit global ainsi alloué seront faites par décret pris sur le rapport des ministres des A.C. et V.G. et du ministre des Finances et des Affaires économiques.

#### 2° Rapport constant :

Au budget des charges communes, un crédit supplémentaire de 3.050.000.000 porte à 6.450.000.000 le total des sommes qui sont affectées, cette année, à l'application du rapport constant dont la notion est explicite à l'article L. 8 bis, du Code des Pensions militaires d'invalidité.

Les montants — tels qu'ils étaient fixés au 31-12-1954 — des pensions et accessoires de pensions des bénéficiaires du Code des Pensions militaires d'invalidité ainsi que le retraité du combattant dont le taux est fixé par application de l'indice de pension 33 seront affectés, au titre du rapport constant, à compter :

— du 1<sup>er</sup> janvier 1955, d'une majoration de 3,27 %, pourcentage correspondant à l'augmentation de la valeur du point d'indice de pension qui passe de 275 à 284 francs ;

— du 1<sup>er</sup> octobre 1955, d'une nouvelle majoration de 3,17 % environ, pourcentage correspondant à la nouvelle augmentation de la valeur du point d'indice qui passera de 284 à 293 francs environ.



# CE QUE NOUS APPORTE LE BUDGET 1955

### MESURES PARTICULIÈRES

#### 1° Pour les invalides :

a) Amélioration des allocations spéciales de grands mutilés pour la désarticulation du genou ou du coude et l'amputation de la cuisse ou du bras ; le taux de ces allocations est majoré, à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1955, de 85 points (soit 24.000 francs), pour la désarticulation, et de 106 points (soit 30.000 francs), pour l'amputation ;

b) Amélioration des allocations spéciales de grands mutilés aux impotents d'un membre inférieur porteurs de béquilles ou de cannes Schlick. Dans les conditions prévues par l'article 14-1 de la loi n° 53-1340 du 31 décembre 1953, pour les amputés d'un membre inférieur, l'allocation spéciale de grands mutilés affectée à la désarticulation de la hanche est servie aux impotents d'un membre inférieur qui sont dans l'obligation permanente d'utiliser des béquilles ou des cannes Schlick et dont l'impotence fonctionnelle entraîne une invalidité de 100 % ;

c) Extension du bénéfice de la prescription d'origine, définie à l'article L. 3 du Code des Pensions militaires d'invalidité, aux militaires servant pendant la durée légale (militaires du contingent et engagés du temps de paix) ;

d) Extension aux militaires « hors guerre » (militaires du temps de

paix) du choix du barème le plus avantageux, prévu par les articles L. 12 et L. 13 du Code des Pensions militaires d'invalidité ;

#### 2° Pour les veuves :

a) Fixation d'un plafond spécial de ressources, plus élevé que le plafond normal, en vue de permettre, aux veuves visées à l'article L. 1 (1<sup>er</sup> alinéa) du Code des Pensions militaires d'invalidité, de cumuler leur pension avec l'allocation spéciale instituée par la loi du 18 juillet 1952. La mise en vigueur de cette disposition a été fixée au 1<sup>er</sup> mai 1954 ;

b) Attribution d'une pension aux veuves remariées séparées de corps à leur profit. Ces veuves recouvrent l'intégralité de leur droit à pension dans les conditions définies pour les veuves remariées redeve-

nues veuves ou divorcées à leur profit. (Cf. article 21 de la loi du 31-12-1953) ;

#### 3° Pour les ascendants :

Par analogie aux mesures prises à l'égard des veuves, les ascendants remariés (ou mariés) après le décès de leur enfant, recouvrent la totalité de leur pension en cas de dissolution de leur mariage par veuvage, divorce ou en cas de séparation de corps.

### Mesures concernant les prisonniers de guerre et les bénéficiaires du « statut des victimes de guerre »

#### 1° Prisonniers de guerre :

a) Attribution du pécule aux ayants cause des prisonniers de guerre mariés après leur retour de captivité ;

b) Réduction des délais de remboursement des titres remis en paiement des 2/3 du pécule des prisonniers de guerre.

Les délais nouveaux, commençant à courir à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1954, sont de 2 à 4 ans au lieu de 3 à 6 ans. Donc le paiement des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> tranches est ramené au 1<sup>er</sup> janvier 1956 et au 1<sup>er</sup> janvier 1958 au lieu des 1<sup>er</sup> janvier 1957 et 1<sup>er</sup> janvier 1960, ainsi que le portent les titres précédemment imprimés et distribués.

Par contre, les demandes de pécule doivent, à peine de forclusion,



être formulées avant le 1<sup>er</sup> janvier 1956 ;

#### 2° Bénéficiaires des différents statuts de victimes de guerre :

a) Prorogation, jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1956, des délais pour le dépôt des demandes tendant à obtenir les titres de Combattant Volontaire de la Résistance, Déporté et Interné de la Résistance, Déporté et Interné Politique, Réfractaire, personne contrainte au travail, patriote proscrit et patriote transféré ;

b) Réduction des délais de remboursement des titres remis aux réfractaires et personnes contraintes au travail, en paiement des 2/3 de l'indemnité forfaitaire visée à l'article 44 de la loi n° 53-1340 du 31-12-1953.

Les délais nouveaux commençant à courir à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1955 sont de 2 et 4 ans au lieu de 3 et 6 ans.

Par contre, ainsi qu'il est prévu pour le pécule des prisonniers de guerre, les demandes d'indemnité forfaitaire doivent, à peine de forclusion, être formulées avant le 1<sup>er</sup> janvier 1956.

### MESURES DIVERSES

En dehors de ces mesures principales, d'autres dispositions ont été adoptées en faveur des anciens combattants et victimes de la guerre.

Il convient d'indiquer à cet égard que :

1° Les fonctionnaires déportés ou internés de la Résistance ayant pris une retraite anticipée, pour infirmité contractée ou aggravée pendant l'internement ou la déportation, peuvent bénéficier des dispositions prévues par l'article 35 de la loi n° 53-1340 du 31-12-1953, même lorsque leur admission à cette retraite anticipée est antérieure à la date de promulgation de cette loi ;

2° Les fonctionnaires déportés ou internés politiques peuvent voir prendre en considération le temps passé en détention, internement ou déportation, pour le calcul de l'ancienneté des services exigés pour l'avancement et pour la retraite ;

3° La Médaille militaire peut être attribuée, par application de l'article L. 348 du Code des Pensions militaires d'invalidité, aux déportés résistants, pensionnés à 100 % pour maladie contractée en déportation ;

4° La mention « Mort pour la France » est acquise à tous les personnels militaires tombés en service commandé à l'occasion des mesures de maintien de l'ordre sur les territoires de l'Union Française situés hors de la Métropole et dans les Etats protégés par la France ;

5° un crédit de 40 millions est ouvert spécialement au chapitre 41.91 pour le financement d'un pèlerinage au nouveau cimetière de Bir-Hakeim.

A l'exception des dispositions concernant l'application du rapport constant, les mesures énumérées ci-dessus sont comprises dans la loi n° 55-356 du 3 avril 1955 (« J.O. » du 4 avril 1955) relative au développement des crédits affectés aux dépenses du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre pour l'exercice 1955.

POR 68-07...  
...TUR 89-92  
Jean RHEM  
Photographe  
Industrie Reportage  
A votre service

## L'ÉTAT CONTRE LA LOI

le 2 septembre 1939 (liquidation de 1914-1918), 235 agents ;

le 31 décembre 1947 (pensions de Paris), 271 agents ;

le 1<sup>er</sup> mars 1955 (Section interdépartementale), 197 agents.

Des résultats certains ont été néanmoins obtenus durant ces derniers quinze mois. Il demeure que la situation ne saurait être apurée avant la fin de l'année en ce qui concerne les dossiers normalement constitués et le 1<sup>er</sup> trimestre 1956 pour ceux à compléter. Une augmentation sensible des effectifs est à envisager. Les impératifs budgétaires ne permettent cependant pas d'espérer beaucoup sur ce plan.

A la suite de cet exposé particulièrement démonstratif, les membres de la commission ont confirmé leur intention de renouveler leurs précédentes démarches auprès du ministre des A.C. et V.G., en vue d'obtenir qu'il soit mis fin à une telle situation qui n'a que trop duré et que résumément excellentement les déclarations très nettes faites par le représentant de l'A.D.P.G. : « Il est hors de doute que le personnel en place est insuffisant. « Mais les agents qualifiés qui avaient été mis à la disposition

Habillez-vous chez PAUL GUERIN ex-Rawa-Ruska Tailleur (Hommes et dames) 195, avenue de Choisy, 195 (2<sup>e</sup> étage) PARIS (13<sup>e</sup>) Remise de 10 % à tous les camarades

Au cours d'une de ses récentes séances, la commission permanente de l'Office départemental des A.C. et V.G. de la Seine a entendu le directeur interdépartemental de Paris, notre ami Pierre Lis, qui lui a communiqué d'intéressantes précisions sur l'état actuel des travaux de liquidation et de mise en paiement des pensions.

De son exposé, très documenté, il ressort que les retards constatés ne sont imputables qu'à la pénurie des moyens de personnel, laquelle va toujours s'aggravant.

Un parallèle, établi entre les effectifs des années précédentes et ceux présentement en place pour répondre à un volume de tâches pratiquement doublé, souligne l'acuité des difficultés à vaincre.

Le Centre de réforme, par exemple, avec un même nombre de 27.500 dossiers en instance, disposait :

en mars 1931, de 210 agents de tous cadres ;

en mars 1955, 112 agents sont en fonctions.

Le Service départemental des Pensions occupait :

le 1<sup>er</sup> janvier 1922 (pour la seule section des pensions de Paris), 910 agents ;

**POUR VOS FETES**  
Si vous organisez un gala, un bal, une réunion amicale, demandez l'orchestre H. Colo-Bonnet, avec ses attractions.  
Conditions spéciales aux anciens P.G. S'adresser à la direction du pool des journaux de l'U.N.A.C., 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>).

**POUR VOS SOIREE**  
Un bon pot-au-feu ou un autre plat du jour familial se mange au « Tire Bouchon », 9, rue Norvins, Paris (18<sup>e</sup>), tous les soirs à 21 h... et en musique ! N'oubliez pas de vous recommander de l'U.N.A.C., auprès de Kérambrun, ancien du VII A.

de la Direction interdépartementale lui sont retirés et pas remplacés.

« Les vacateurs recrutés pour des services déterminés et rétribués sur des allocations budgétaires qui leur sont propres, sont, pour une grande part, distraits au profit des administrations centrales.

« Cette dernière mesure constitue, en soi, une incorrection vis-à-vis de la loi.

« Les textes ne sont pas appliqués, pas respectés.

« Il est inadmissible, qu'en dépit de tant d'interventions conjuguées, les questions de personnel n'aient pas reçu encore la solution qui s'impose.

« Les engagements pris ne sont pas tenus. Nous avons le sentiment d'être constamment dupés.

« Rien ne permet d'espérer une amélioration aux carences du moment. »

Nous avons trop souvent exprimé, dans ces colonnes, notre indignation en face de tels procédés, — plus dignes de Robert Macaire que d'une grande nation, — pour qu'il soit besoin de dire que nous associons notre protestation à celle de l'unanimité des représentants des A.C. et V.G.

M.-L.-C. M.

**POUR VOS VACANCES**  
Une bonne adresse : Hôtel de la Poste (maison Thomas, ancien P.G.), à Availles-Limouzine (Vienne). Prix spécial pour nos adhérents : 850 francs par jour, toutes taxes comprises. Site très agréable sur les bords de la Vienne. Repas, pêche, promenade. Pour tous renseignements, écrire à l'adresse ci-dessus.

L'auberge révee pour les week-ends et les vacances : La Bicoque, à Mont-Saint-Père (R.N. 3, G.C. 3), Tél. : 4 par Château-Thierry. Avec la cuisine soignée de Bernadette. Confort, chauffage central, jardin et terrasse. Chasse, pêche, canotage.

Sans intermédiaires, directement à votre domicile... et beaucoup moins cher

10, RUE PIERRE-PICARD PARIS - 18<sup>e</sup> **RADIO-CARILLON** A. NOËL EX P.G.

Depuis 1945, fournisseur spécialiste des Camarades A.C.P.G.

TOUS LES JOURS, SAUF DIMANCHE, DE 9 À 20 HEURES • BUREAU DE VENTE 1<sup>er</sup> ETAGE-DROITE • Métro : BARBES-ROCHECHOUART

Récepteur Ultra-Moderne

DIM. : 44 x 28 x 22 **CARILLON 624 - 6 LAMPES** QUATRE GAMMES DONT DEUX COURTES EXCELLENT MODÈLE, UN DES MEILLEURS SENSIBLE ET MUSICAL - TRÈS BELLE PRÉSENTATION, RONCE DE NOYER OU GÈRE PALISSANDRE **17.600F**

ÉQUIPE AVEC LE NOUVEAU **CADRE ANTIPARASITES A AIR** INCORPORÉ ET ORIENTABLE, LE SEUL APPAREIL EFFICACE CONTRE LES PARASITES ET PERMETTANT LA SÉLECTION CONVÉNABLE SUR LES GRANDES ONDES DE RADIO-LUXEMBOURG ET DU NOUVEAU ÉMETTEUR À GRANDE PUISSANCE EUROPE 1.

**CARILLON 666** 6 LAMPES QUATRE GAMMES H. P. 195 **22.400F**

**CARILLON 777** 7 LAMPES AVEC ÉTAGE H. P. 210 **25.400F**

DIM. : 47 x 30 x 33 **RADIO-ÉLECTROPHONE 926** 6 LAMPES - CADRE ANTIPARASITES MAGNIFIQUE ENSEMBLE RADIO ET PHONO DISQUES STANDARDS et MICROSILIONS MOTEUR TROIS VITESSES - DEUX SAPHIRS **32.400F**

**GARANTIE 100 %** CONSTRUITS POUR DURER MES APPAREILS SONT ENTièrement GARANTIS TROIS ANS PIÈCES ET MAIN D'ŒUVRE COMPRIS LAMPES HUIT MOIS

TOUS LES MEUBLES **RADIO-PHONO** LUXE ET GRAND LUXE NOYER - FAUSSANDRE - SYCOMORE AVEC CADRE ANTIPARASITES INCORPORÉ

GRAND CHOIX RÉCEPTEURS 6 A 8 LAMPES COMBINÉS RADIO - PHONO

**CATALOGUE gratuit** EXPÉDITION DANS TOUTE LA FRANCE

FACILITÉS DE PAIEMENT

Pour vos fêtes de famille et vos réunions de P.G.

**CHAMPAGNE LE BRUN-DOMI** (ancien P.G.)  
Monthelon (Marne)

Demandez prix et conditions

TRAPEAU POUR SOCIÉTÉS FAIRIES FÊTES DE FAMILLE

A. TROBERT (DROITE) TAIN (DROME) INSTRUMENTS NEUFES ET TOUS ARTICLES POUR FÊTES

Toutes les décorations officielles



# QUAND LA ROULOTTE « VILLÉGIATURAIT » A HEUBERG

(Suite de la page 6)

Pour toucher notre pitance, il fallait descendre en bon ordre jusqu'aux cuisines, près de trois cents mètres en-dessous du camp. Si j'ai conservé un souvenir cuisant de la cuisine d'Heuberg, c'est que parfois les brûlures d'estomac qui me poignaient dès la remontée vers le camp reviennent aujourd'hui avec une affligeante régularité. Pendant tout notre séjour, on ne nous a servi que des rutabagas. Et quels rutabagas ! On n'arrivera plus jamais à en produire d'aussi beaux dans le monde. Je n'en avais jamais vus de si coriaces. Une fois sciée, chaque rondelle fibreuse avait l'air d'un morceau de sapin propre à être utilisé comme dessous de lampe ou comme presse-papier. Malheureusement le travail de mastication et de déglutition ne payait pas. Chacun sait que le rutabaga s'il a du corps ne tient pas au corps. Une heure après, il n'en restait que les aigreurs : on avait toujours faim.

Avec la défense de fumer et le manque de lumière (il n'y avait pas d'électricité à la Strafcompagnie) ce fut le plus dur. Pourtant, comme notre cure d'air touchait à sa fin, nous eûmes le droit de « toucher » les colis qu'on nous avait fait suivre et notre existence en fut transformée. Par charité, je n'insisterai pas sur le numéro inédit que nous offrit notre charmant clown lorsqu'on ouvrit une boîte de conserves non étiquetée qui lui avait été envoyée de Paris et qui contenait... des rutabagas ! Ses grimaces furent parmi les meilleures. Oh ! c'étaient de tous petits rutabagas très tendres, mais enfin... C'est bien la seule et unique fois où les rutabagas m'ont fait rire !

On nous avait remis — quel luxe ! — une cuvette de métal à chacun et cette cuvette servait pour rapporter aux baraques le magma étrange que le Chleuh chargé des paquets fabriquait en mélangeant soigneusement les pains d'épices émiés, les conserves ouvertes, les farines et les confitures répandues.

Un jour, Daurel, notre jeune première, — qui devait augmenter sa belle famille de trois filles d'un coup après sa libération, — reçut de Bordeaux une boîte mystérieusement étiquetée : « Tripes à la Michelin ». On ne le savait évidemment pas en villégiature loin de Villingen. Il vint me chercher pour expliquer au Chleuh de la Paket... au fait, lui expliquer quoi ? Nous étions perplexes. Lui expliquer que c'était dangereux d'ouvrir la boîte ? Le Boche plongea son outil dans le métal. De la poudre blanche jaillit de l'ouverture. C'était de la farine. Le Chleuh, dégoûté, n'insista pas. Daurel fit hâtivement disparaître la boîte de farine d'où sortait un coin de papier coloré. C'était une carte Michelin de la Forêt Noire !

Jagou, lui, reçut mieux : une boîte de deux litres qui glougloutait. A l'ouverture, un liquide couleur de rubis. C'est un de mes plus glorieux souvenirs de captivité : avoir dégusté (!) un des plus fins Médoc à Heuberg !

En dehors de cela, les cuvettes servaient peu. Pour se laver, il fallait aller tout en haut du camp, où dix robinets gelés dispensaient parfois un filet d'eau glaciale.

Les travaux n'étaient pas inhumains : chercher du bois qu'on entassait au poste de garde; rajouter une couronne de barbelés à ceux déjà si nombreux. (Comme dit l'autre, quelle fortune ont dû faire, en Allemagne, les fabricants de barbelés !); pelleter de la neige.

Un matin, on nous avait plantés à bonne distance les uns des autres, pour débayer une route sinieuse. Fisson était le dernier de notre ligne. Il s'avisait qu'une autre corvée faisait, plus bas, le

même travail. Il se rapprocha insidieusement du premier de l'autre ligne : c'était un très jeune Allemand en feldgrau qui retournait la neige sans conviction. A grand renfort de gestes et après s'être assuré qu'il n'y avait pas de surveillant proche, Fisson demanda : — Nix tzou rauchen ?

— Ah, fichtre non, mon pauvre vieux, et c'est pas l'envie qui m'en manque !

— Comment se fait-il que vous parliez si bien le français et sans accent ?

— Parce que je suis Français.

## Mai 1945

Sous les coups de boutoir des armées alliées, les barbelés s'effondrent.

L'armée française délivre la V.B.

D'un seul coup toutes les années

où nous n'avons connu que les compagnies imaginaires d'absents sont derrière nous.

La vie nous tend les bras. Une vie nouvelle !

Nous partons ivres de joie vers cette vie,

que notre imagination avait, pendant les longs ennuis, minutieusement enluminée, dorée à plaisir.

Plus de sentinelles !

Plus de « Raouss » ! Plus de « Schnell » !

Adieu, Wachmann ! Adieu, sinistre « Gueule en Or » ! Adieu, machiavélique Goetz !

Adieu ? Non ! Trop beau pour vous, bourreaux !

Il y a des rendez-vous nécessaires !

Et le tien, Goetz, te coûtera cinq années de prison !

— Sans blague !  
— Nous sommes là une bande d'Alsaciens qu'ils ont enrégimentés. Ils nous ont envoyés à la Strafcompagnie parce qu'ils voulaient qu'on chante en faisant l'exercice. Alors, on a chanté... « La Madelon » !  
Nous aussi, on a chanté, un dimanche : le dimanche 22 février 1942, mais le cœur n'y était pas ! Cela me rappela certaines matinées de bienfaisance organisées aux Invalides dans ce temps d'entre deux guerres, devant ceux tragiquement allongés et cruellement étiquetés incurables !

## ANNIVERSAIRES

(Suite de la page 1)

### Mai 1955

Dix ans !  
Dix ans que c'en est fini de notre misère.

Dix ans que nous avons retrouvé notre « chez nous », que nous sommes accaparés par des contraintes de toutes



sortes et des soucis familiaux, professionnels et matériels.

Dix ans que votre Amicale existe, qu'elle a obtenu de si magnifiques résultats, tant sur le plan moral que sur le plan matériel.

Dix ans que nous avons essayé de maintenir cette amitié fraternelle qui nous unissait là-bas.

Dix ans que nous luttons au coude à coude, pour faire triompher notre juste cause.

Au sein de la misère des camps, au sein de ces foyers de fraternité humaine qu'étaient les Kommandos, s'est formé un lien fraternel que la vie jamais ne rompra.

Notre commun passé, aucun de nous ne l'a oublié !

Tous unis, nous formons une magnifique chaîne du bonheur !

Venez avec nous, mes camarades,

y ajouter d'autres maillons !

H. Perron.

## AUX KOMMANDOS D'ULM

(Suite de la page 6)

Voici 1945; il neige et les ruines fumantes disparaissent sous le manteau blanc, tout est désorienté. « Gruss Got » a remplacé le « Heil Hitler ». Les Alliés se sont laissés surprendre. Von Rundstedt va-t-il gagner la deuxième manche ? Non, les Russes attaquent sur tous les fronts. Varsovie est prise et la ruée sur Berlin déclenchée. Alors, l'espoir renaît, mais l'alerte avait été rude. Les Alliés ont franchi le Rhin; cette fois, plus de doute : « Ils » sont en Allemagne; après tant de printemps perdus, celui de 1945 était plein d'espérance.

Et ce furent les derniers jours... Le dernier quart d'heure avait sonné. Le départ dans la nuit... un regard d'adieu sur Ulm en ruines. Ce passage du Danube, sur le seul pont intact, une vision dantesque... et d'horreur.

De cette ville n'émergeait que la cathédrale, lançant sa flèche intacte vers le ciel, comme pour implorer Dieu.

Pendant deux jours, ce fut la longue marche vers l'est sous une pluie fine. Puis apparurent bientôt aux fenêtres des villages que nous traversions les drapeaux blancs. Nos gardiens avaient disparu et, tout à coup..., venant à notre rencontre, une petite voiture rapide montée par quatre hommes. Arrivée à notre hauteur, celle-là ralentit, l'un des hommes se lève, couvert de poussière, casqué, barbu et nous crie avec accent : « Vive la France ». C'étaient les premiers Américains libérateurs ! Les drapeaux s'agitent, sortant des poches, des sacs, où ils étaient camouflés.

Il était 14 h. 30. Le ciel s'était dégagé, le soleil liait à travers un nuage, et des larmes perlaient sur bien des yeux.

Le dernier quart d'heure était passé.

La liberté rendue. Demain, le retour en France. Il me semble que c'était encore hier et pourtant dix ans se sont écoulés.

La vie continue, le temps passe, mais rien ne pourra effacer le souvenir toujours vivant de ces années cruelles que nous réserve parfois la destinée.

Anciens d'Ulm, mes camarades,

le 15 mai sera le 10<sup>e</sup> anniversaire du retour. Montrez, par votre présence à cette manifestation, que vous savez vous souvenir et demeurer fidèle à une amitié sincère. Venez nombreux.

Paris vous invite et vous recevra.

L. Viallard.

### PARIS VOUS PARLE... ET VOUS REPOND

Quand paraîtront ces lignes, les « Anciens d'Ulm », groupe parisien, s'apprêteront à recevoir leurs camarades de Province et de Belgique, pour fêter le 10<sup>e</sup> anniversaire du retour.

Comme l'a annoncé le dernier numéro de « L'Ormeau », c'est à Cergy-Ham que sera servi le déjeuner franco-belge, précédé de manifestations civiles et religieuses célébrées à Vauréal, charmante localité des bords de l'Oise.

Les inscriptions ont déjà dépassé nos espérances, et la réunion mensuelle du mois d'avril a connu un très vif succès.

Le « G.P. » au grand complet, et deux camarades de Lille, Roseau et Lemaitre, venus spécialement pour apporter le salut cordial des camarades du Nord, et leurs inscriptions.

Nous renouvelons à ces dévoués responsables tous nos remerciements.

Avant de se séparer, les Anciens d'Ulm adressèrent au Père Vernoux, récemment levé, après une

intervention chirurgicale, leurs vœux d'un prompt rétablissement afin qu'il puisse honorer, par sa présence, la manifestation du 15 mai, dont il est le président d'honneur.

Se sont retrouvés au bar : Ravier, Dupré, Fauchoux, Guérin, Duez, Bader, Lelong, Batut, Rein, Belloni, Raccary, Dhaussy, Labaigt et son fils, Mesgny, Filon, Berset, Letellier, Crouta, Moutard, Hinz, Keck, Guesquin, Roseau, Lemaitre, Dr Richard et Yvonet.

Merci aux Anciens de Weingarten pour leur très intéressant bulletin n° 37 et compliments à l'éditorialiste pour son érudition.

Notre camarade Jean Labaigt, très touché des marques de sympathie que vous lui avez témoignées dans son deuil cruel, vous en remercie vivement.

### DERNIERE MINUTE

Notre camarade Jean Batut, comme chaque année, expose au Salon des Indépendants deux toiles qui connaissent le succès et soulèvent l'admiration des connaisseurs (salle n° 4).

Les Anciens d'Ulm, fiers de leur camarade, dont le délicat pinceau enchante les yeux, et laisse rêveur, lui adressent toutes leurs félicitations.

A quand une exposition Jean Batut ?

Nous rappelons qu'au cours de la journée du 15 mai, une vente d'enveloppes aura lieu et que le gros lot sera une œuvre de Jean Batut... sur Ulm...

Vous tenterez votre chance, en faisant une bonne action.

### PROCHAINE REUNION MENSUELLE

Club du Bouthéon  
Vendredi 13 Mai  
de 18 à 20 heures  
Bien amicalement à tous.

L. V.

camp, mais il n'y avait ni Debrous, ni Drouet, ni Marc Lecœur, ni Géhin !

Ce fut, pour beaucoup, une épreuve plus rude que pour moi qui venais seulement de quitter ce que les Allemands eux-mêmes appelaient l'enfer de Blumberg, auquel Ancement était parvenu à me soustraire (Merci encore, vieux frère !). Après quinze mois de mines de fer, j'avais de l'entraînement et il y avait Claudel. Je venais de lire « Le Soulier de Satin » et j'avais la tête encore pleine de son verbe poétique.

Puisque ce fut ma chance d'avoir les premiers entretiens devant un micro avec le grand poète qui vient de mourir, j'extrait, pour vous, ce passage de notre conversation dont le disque est un des plus précieux de ma collection :

GLADINE. — Je venais d'être puni d'une peine disciplinaire et, tout d'un coup, j'ai trouvé dans un coin de la baraque un volume de la N.R.F. Il était un peu oublié dans ce coin de baraque, je dois le dire. Et ce volume, c'était « Le Soulier de Satin ». J'ai pu relire à ce moment-là « Le Soulier de Satin » et je puis dire que vous m'avez sauvé, vous m'avez tendu la main et je me permets de vous en remercier aujourd'hui.

CLAUDEL. — Je suis très intéressé et très touché de ce que vous me dites. J'ai reçu d'Allemagne des lettres qui relaient des expériences analogues à la vôtre et je puis dire qu'elles m'ont fait grand plaisir.

GLADINE. — Plus tard, j'ai fait une autre expérience : j'ai lu à des gens très simples, qui ne semblaient pas particulièrement désignés pour comprendre vos œuvres, « L'Annonce faite à Marie », et, à ma profonde surprise, ils m'ont redemandé du Claudel. Ainsi, ils applaudissent fort à « L'Otage » et à « L'Echange ».

La voix trapue et rocailleuse poursuit, me confiant toute la genèse du « Soulier » et comment le poète dut récrire une grande partie de cette œuvre considérable, disparue dans l'incendie de son ambassade de Tokyo. Mais ce que je voudrais pouvoir transcrire, c'est l'intonation du grand Lotharingien lorsqu'il me disait la joie d'être compris par les paysans vosgiens, ses pairs. J'attribue, en effet, cette vibration en résonance chez nos auditeurs du V.B. à ce qu'ils étaient en majorité du pays des ancêtres. Le voisin le plus immédiat de la Closerie des Genets, où Bammert nous accueillit, n'est-il pas un authentique Claudel, aussi rugueux que celui auquel toute la France et le Monde, viennent de rendre hommage.

Lorsque je me consacrai avec passion à cette première du « Soulier de Satin », à la Comédie Française, je revoyais Heuberg et je citais à qui voulait m'entendre de triomphants fragments. C'était une telle obsession qu'un petit journal de cancons écrivit, glorieux de dévoiler mon pseudonyme : « Dans les coulisses et les rédactions, on n'appelle plus cette pièce que « Le Soulier de Satin ». Je suis ravi de rapporter aujourd'hui ce ragot, il est le témoin d'une belle ardeur qui m'anima déjà là-bas où la merveilleuse musique qui accompagnait les hurlements et les tempêtes de Münch était la voix de Saint-Jacques ou de dona Prouhèze proclamant que : « Le pire n'est pas toujours sûr ».

Georges H. Patin.

P. S. — Il serait injuste d'évoquer Heuberg sans donner un coup de chapeau à l'aumônier dévoué qui, volontairement, consacra son activité aux pauvres parias et fut l'âme de la Strafcompagnie : l'abbé Cicéron.

Camarades de passage à Lyon, rappelez-vous que « NOTRE BARAQUE » 23, rue Neuve, Lyon

est votre maison où vous rencontrerez d'anciens P.G. comme vous et pourrez prendre vos repas pour 300 francs (vin et service compris) dans une ambiance familiale

Anciens P.G., n'oubliez pas que vous trouverez, toujours à l'U.N.A.C. 68, Chaussée-d'Antin Paris (9<sup>e</sup>) Métro : Trinité ou Chaussée-d'Antin accueil fraternel renseignements utiles, ... et repas copieux à 250 fr. (tout compris) au CLUB du BOUTHEON



# QUAND LA ROULOTTE « VILLÉGIATURAIT » A HEUBERG

C'est un peu bien étrange que ce soit moi qui vienne vous parler d'Heuberg !

Car, enfin, ceux qu'on envoyait au fameux camp disciplinaire étaient des manières de héros : ceux qui avaient tenté l'aventure de l'évasion ou s'étaient rendus coupables de quelque glorieuse rébellion.

Pourtant, souvenez-vous, on avait envoyé la Troupe théâtrale à la Strafcompagnie. Je n'ai fait qu'un bref séjour au Stalag, mais ce séjour fut réduit d'autant qu'il enchâssa tout juste ces vacances d'hiver que Goetz nous offrit à la station climatique d'Heuberg-Stetten.

Heuberg fut une dure expérience. Pour moi, c'est les Tripes à la Micheline arrosées de vieux Médoc et... Paul Claudel.

Je revois le cortège rétif s'étirant vers la sortie du camp. Beaucoup croyaient que Goetz jouait la comédie aux comédiens et qu'il n'oserait pas pousser jusqu'au bout l'exécution de sa menace. Comme un cerf-volant traînant ses papillotes, la petite colonne hâtaït ses trainards. La dernière papillote quinquante, boîteuse, laissait osciller au bout de son bras un paquet minable enveloppé de journaux, c'était le bon de Saint-Jean, délicat pianiste, érudit pasticheur, que cette aventure affolait. Il s'était encoigné dans la captivité et il fuyait généralement derrière son piano les dangereuses fantaisies des Roulotiers auxquels le sort l'avait lié. Goetz, goguenard, eu pitié, et de Saint-Jean ne franchit pas les barbelés, ce jour-là.

Nous n'étions pas à la gare que les tailleurs, chargés de nettoyer la Roulotte, levaient les bras au ciel devant l'amoncellement de

cochonneries et d'inutilités que la troupe laissait derrière elle.

Dans les rues de Villingen, nous faisons des réflexions amères. Les copains me regardaient d'un œil torve car, en somme, j'avais une bonne part de responsabilité dans cet exode. J'avais longuement discuté pour que la troupe fût dispensée de la corvée de neige revenant trop fréquemment, à son gré. En son nom, je m'étais entêté, soutenant que la préparation des spectacles et notre dignité nous interdisaient d'aller plus souvent qu'à notre tour, déblayer les voies à Sankt-Georgen. Goetz m'avait donné le choix : ou les corvées extérieures, ou Heuberg. Croyant faire preuve de fermeté et, au surplus, convaincu que Goetz n'oserait pas emballer tout le monde, j'avais maintenu la troupe dans la voie de la rébellion.

Parmi les musiciens et les acteurs, il y en avait qui n'étaient pas sortis depuis longtemps, mais le spectacle civil ne les regaillardissait pas. Je remâchais ma rancœur d'avoir vu Obrist subtiliser, sur l'ordre des Chleuh, le beau

sac de couchage que venaient de me confectionner les tailleurs.

Le merveilleux spectacle qu'encadraient les fenêtres du train fit diversion. Godard avait retrouvé sa verve gouailleuse. Comment s'appelait cette petite gare où nous débarquâmes dans la neige ? Je ne le sais plus. Je pense qu'elle n'était pas éloignée de ce Sigmaringen qui devait devenir célèbre, il y a dix ans. Elle était à huit kilomètres au pied des monts sur lesquels le camp d'Heuberg nous attendait avec sa tragique renommée. La montée fut pénible. Le spectacle du camp accablant !

Citadelle de laides casernes au-dessus de laquelle, la Strafcompagnie des prisonniers était une petite enclave de baraques basses. Nous fûmes accueillis, non point avec étonnement, car les hôtes d'Heuberg ne s'étonnaient plus de grand chose, mais cependant avec une certaine curiosité. Toute cette bande d'artistes rebiffés qu'on leur envoyait en une journée !

Les Roulotiers ne pouvaient pas, comme au Stalag V B, tenir dans une seule baraque; alors après nous avoir soigneusement comptés, on sépara les sous-officiers. Ce fut une sensation bizarre d'être, après si longtemps, remilitarisés et hiérarchisés. On avait oublié. Certains avaient même si bien oublié qu'ils se déclarèrent gradés. Ceux qui étaient authentiquement supputaient les avantages ou les inconvénients des galons.

Laissés à eux-mêmes dans la baraque glaciale, le découragement enlisa les fonctionnaires déplacés. Comment le jovial Jagou en arriva-t-il à évoquer par contraste l'Afrique ensoleillée ? Il lança comme une bille de verre irisé le nom d'Ouarzouou dont s'empara ce grand gosse de Turgis. Et, pendant deux heures, assis en tailleur sur son grabat, le directeur de la Roulotte fit rebondir ce hochet sonore, répétant : « Ouarzouou ! Ouarzouou !!! »

L'équipe scindée en deux, presque divisée contre elle-même (pour peu de temps), formait des troupes diversement corvéables. Une corvée s'en fut chercher du bois dans la forêt. Il y en avait un qui n'était pas peu glorieux d'avoir été affublé d'un képi — ce képi de facteur, comme au début les pantalons rouges, était le signe distinctif du disciplinaire — c'était le gros Saget. Il en avait immédiatement brisé la visière et l'avait coiffé en casneur d'assiettes, puis s'en était allé bravement dans la nature, du pas large du Joyeux. A quelque distance du camp, des pri-

sonniers français (en bonnets de police) travaillaient au bord de la route. Ils regardèrent passer les nouveaux d'un œil morne et ne réagirent point lorsqu'on leur cria bonjour. Dans une noble indignation, le futur Branquignol eut ce cri sublime : « Alors, on ne nous dit plus bonjour parce qu'on est des disciplinaires ! »

Ce n'est que le lendemain que la troupe eut l'honneur d'être présentée à Münch le magnifique. On doit à la vérité de dire que, si le Feldwebel qui commandait les disciplinaires était une brute, c'était une brute qui avait de l'allure. Taillé en armoire, il portait l'uniforme avec élégance. Je pense que Münch, jouant les Führers au petit pied, s'amusait à terroriser ses sujets.

Lorsque j'eus compris que le plus comédien des deux n'était pas le professionnel, nous nous donnâmes, bi-quotidiennement, la comédie. Par chance, je n'avais plus mes talons de caoutchouc. On avait ferré à l'allemande mes godillots et je m'exerçai à claquer les talons en faisant le plus de bruit possible. Lorsque j'avais réussi ce garde-à-vous sonore et salué Münch d'un geste théâtral, j'étais presque sûr d'obtenir ce que je lui demandais.

J'eus d'ailleurs l'occasion de perfectionner ce salut car l'une des inventions de ce garde-chiourme fut de faire défilier les Compagnons de la Roulotte, le dimanche matin, dans un carrousel de salut. Comme Münch était délicat (!) il s'était écarté et ce n'est pas lui qu'on saluait, mais bien moi, planté comme une grande asperge, au bord des barbelés, sous le regard ironique des copains.

(Voir la suite page 7)

## S'UNIR...

### S'AIDER SE COMPRENDRE

Tel est le but de notre Amicale.

(Suite de la page 3)

Ayant eu plusieurs fois l'occasion de m'évader, — en particulier à la « Postpaket », — volontairement je suis resté parmi vous pour accomplir ce beau ministère auprès de tels hommes. S'il y eut parmi nous bien des misères, des chutes, des défaillances provoquées par les conditions inhumaines de vie qui nous avaient été forgées par nos vainqueurs, je tiens à le dire bien haut : une majorité s'est dégagée, qui par tous les moyens est restée fidèle à tous ses devoirs d'homme et de patriote. A tous, je redis mon admiration, car vous n'aviez pas les mêmes secours, ni la même formation que vos préteurs pour « tenir ».

## Vos aumôniers vous parlent

Ce fut ma première récompense d'avoir vécu avec vous ce témoignage unique que vous avez donné au monde; l'autre, ce fut d'avoir été le témoin de cette matinée d'avril 1945, où, avec un détachement d'un régiment bourguignon, le 27<sup>e</sup> R.I., où il y avait plusieurs jeunes de ma paroisse, nous avons vu monter nos trois couleurs avec celles des Alliés, dans le ciel allemand, au lieu même où nous avions tant prié pour obtenir cette joie. Mais la joie se paie, le sa-

Sur vos bulletins d'adhésion, donnez-nous votre adresse exacte. Des journaux nous reviennent faute de précisions, signalez-nous les rectifications nécessaires.

laire nous en était rappelé par la dépouille mortelle d'un jeune officier de chars qui reposait au même moment dans notre chapelle. Avoir vécu de tels instants, où, ébranlés par l'émotion, nous ne pouvions aller jusqu'au bout de « La Marseillaise », nous payait largement de toutes les humiliations et suspensions.

Four terminer cette brève évocation, je tiens à souligner les bons rapports que j'ai toujours eus avec celui qui tenait rang de pasteur protestant, l'ami Wenger. Et, dans le prochain bulletin, je vous livrerai le dernier message de mars 1945, que j'écrivais à tous vos aumôniers, en vous rappelant leurs noms. **Abbé Jean Bonichon.**

## La liberté viendra ce soir...

(Suite de la page 2)

Presque aussitôt, une clameur prolongée rompt le silence. Des femmes et des civils, poussant des exclamations aiguës, se précipitent avec des scies sur le barrage de troncs d'arbre.

Avec une ardeur frénétique, ils se mettent à la besogne. Pas pour longtemps. « Tacatacataca ». Des rafales de mitrailleuse les font fuir précipitamment. Les balles sifflent au carrefour. Sur le toit de l'église, on voit des tuiles se briser en petits morceaux. Plusieurs explosions sourdes se font entendre.

Après quoi, le calme renaît. On n'aperçoit rien. Pas une âme dans les rues.

L'impatience brûle les camarades. N'y tenant plus, nous sortons tous pour atteindre, à 200 mètres

de là, la maison du gendarme où se trouve notre abri officiel.

Mais personne ne songe à y pénétrer. Les discussions reprennent près des bâtiments du jardinier. « Libération pour ce soir ou pour demain ? Américains ou Français ? »

Il fait encore jour, mais le crépuscule s'approche. Avec Dulac, nous contourons les jardins pour examiner la vallée du Danube. Des sifflements nous contraignent à rebrousser chemin.

La première image qui s'offre à nos regards, quand nous rejoignons la route, est celle du gendarme Fink brandissant un drapeau blanc. Tassoul est à ses côtés.

Au carrefour, un gros char pivote lentement. Une dizaine de soldats en kaki, casqués jusqu'aux yeux, courent, mitrailleuse au poing, de chaque côté de la route. Ils se jettent sur le gendarme et le désarment en un clin d'œil.

« Vous êtes Français ? », nous crie l'un d'eux. Notre réponse affirmative devient alors le prélude à des poignées de mains interminables.

Libres... nous sommes libres... et libérés par des Français !...

Nous restons là, quelques minutes, un peu hébétés, ayant peine à réaliser que cinquante-huit mois de détention, cinquante-huit mois d'existence anormale, s'achèvent au bord de ce chemin.

## MAISONS RECOMMANDÉES

Les Ambulances du Bois de Boulogne, R.M. MOUNIER, 7, rue Fessard, Boulogne (Seine). MOL. 19-27. Réduction 10 % pour anciens du V B.

ANGEL et Fils, 10, quai de la Mégisserie, Paris (Graines, plantes et arbres fruitiers).

Henri FAURE, fourreur, 14, rue de la Banque, Paris (2<sup>e</sup>).

Café-Restaurant « CHEZ GABY », 297, rue de Charenton, Paris (12<sup>e</sup>). DID. 41-49. Les anciens d'Ulm et du V B y seront reçus par leur ami Gabby.

André JACQUES, mécanographie, réparation, reconstruction, entretien de toutes machines à écrire et à calculer, 44, rue de Bellechasse, Paris (7<sup>e</sup>). INV. 49-80.

Maurice BARON, 38, rue Hermel, Paris (18<sup>e</sup>), Tailleur Hommes et Dames. Conditions spéciales aux anciens V B.

## AUX KOMMANDOS D'ULM

### LE DERNIER QUART D'HEURE

Grande avait été notre déception en cette fin d'année 1944.

Comme nous étions loin de l'optimisme qui régnait, l'année précédente, en ces joyeuses fêtes de Noël et du Jour de l'An, où nous avions tous espéré être de retour chez nous l'année suivante.

1944 s'annonçait pleine de surprises et le dernier quart d'heure était encore loin. Jamais l'hiver n'avait semblé si long et la neige n'en finissait pas de fondre. Les alertes se succédaient plus rapprochées, les Alliés gagnaient du terrain en Italie.

Enfin, comme une bombe... le débarquement en Normandie. Les durs combats, et ce fut la riposte allemande avec l'arme secrète qui

**Ton rôle n'est pas fini !**

Adresse ce numéro de notre Bulletin à un camarade non-adhérent et explique-lui notre but.

Merci !

entre en action contre Londres... un avion sans pilote, croyait-on, avant de l'appeler V.1. Sur tous les fronts, la bataille fait rage. L'attentat manqué contre Hitler en juillet n'est-il pas le prélude d'un mécontentement général ? L'avance alliée en France est foudroyante, Paris libéré, puis Bruxelles, Anvers. Mais les combats sont durs depuis Belfort jusqu'à Aix-la-Chapelle. Et voici octobre; le front semble se stabiliser.

Les Alliés préparent-ils leur grande offensive?... à envahir l'Allemagne.

Les Russes progressent à l'Est. Roumanie, Bulgarie, Finlande ont capitulé.

Mais déjà l'hiver est apparu, la neige aussi; l'offensive alliée tant attendue n'aura pas lieu... mais, par contre, les Allemands en lancent une, bousculant et poursuivant tous les Alliés en Belgique.

Décembre, c'est l'effroyable bombardement d'Ulm; pas de trêve pour Noël, ce Noël que nous devons fêter chez nous.

(Voir la suite page 7)



## Comité de propagande 1955

### POUR LE FICHER NATIONAL

Un gros effort de propagande est effectué actuellement pour faire connaître l'Amicale à de trop nombreux camarades qui en ignorent encore l'existence. Dans ce but, nous demandons à chaque adhérent de nous donner ci-dessous la liste des noms et adresses de camarades qui est en sa possession.

L'expérience nous a prouvé que 95 % des camarades qui apprennent l'existence de l'Amicale adhèrent immédiatement.

Le Comité de Propagande vous remercie à l'avance de votre participation à son travail.

Prénoms	NOMS	Adresses

De la part de .....  
(nom et adresse complète)



Dix ans ! Nous fêtons, nous aussi, un anniversaire.

Car, il y a dix ans, la rubrique du « Courrier V B » prenait place dans les colonnes de notre bulletin mensuel. Il y a dix ans, nous écrivions :

« Aidez-nous à la rédaction de notre bulletin mensuel. Si vous avez à nous communiquer des choses susceptibles d'intéresser tous les lecteurs, envoyez-les nous sous forme d'article ou de note que nous transcrirons. Chroniques régionales, contes, nouvelles, bonnes histoires, etc... tout nous intéresse. Faites ce petit effort, et, d'avance, merci. »

Pendant dix ans, grâce à cet appel, nous avons pu, chaque mois publier un bulletin, ce qui, entre nous, est un véritable tour de force car nous ne sommes pas des professionnels du journalisme, et avons assuré la continuité du « Courrier V B ».

Chers amis, de province surtout, cette rubrique est votre. C'est pour vous qu'elle a été ouverte. Il faut croire que cette initiative était bonne car, depuis dix ans, le Courrier occupe une place importante dans le bulletin. Votre Courrieriste, qui, lui aussi, et cela ne le rajeunit pas, est sur la brèche depuis dix ans, est heureux en ce jour anniversaire de saluer tous ses correspondants. Connus ou inconnus, vous êtes tous ses amis. Certes, il en est qui sont davantage ses amis car il eut la joie de les connaître en captivité, et, il le dit en toute modestie, ils sont nombreux. Four eux, bien sûr, un petit mot personnel au terme de la lettre, mais les autres l'excuseront d'avoir un peu témoigné qu'un ami de captivité est un ami de toujours, et ils peuvent être tous certains de son entier dévouement à la cause de l'Amicale.

N'oubliez donc pas votre Courrier. L'appel que nous lançons il y a dix ans, nous le reconduisons pour une égale durée. L'avenir, voyez-vous, ne nous fait pas peur. Nous avons entière confiance en vous. V B nous sommes, V B nous resterons. Et c'est avec sérénité que nous attendrons vos lettres. Tout comme il y a dix ans.

## NAISSANCES

**Fernand Michel**, à la Forge, par Le Tholy (Vosges), nous fait part de la naissance de sa petite fille, Agnès.

Que notre ami trouve ici, avec de chaleureuses félicitations, nos meilleurs vœux de longue vie pour sa nouvelle héritière, deuxième du nom.

Il n'y a pas à dire, les anciens d'Eberhardzell s'engagent dans la voie de la repopulation !... Mais le record à battre, celui de Debenne, — quatre fois père, — tient toujours.

**André Goury** et Mme ont la joie de vous faire part de la naissance de leur fils, Gilles, le 10 février 1955, au 16, rue Hadancourt, à Beaumont-sur-Oise (Seine-et-Oise).

Félicitations de l'Amicale aux heureux parents et longue vie et prospérité au petit Gilles.

## DISTINCTION

Nous apprenons avec plaisir que la médaille militaire vient d'être attribuée à notre grand ami **Bernard Jeangeorges**, hôtelier-restauteur, à La Bresse (Vosges).

Tous les amis du Grand se réjouiront de cette bonne nouvelle et nous nous ferons leur interprète en adressant au nouveau promu nos félicitations les plus chaleureuses. Signalons que notre ami est déjà décoré de la

croix de guerre et de la médaille de la Résistance.

## AU COURRIER

Notre ami **Jacques Logeard**, 1, place de Stalingrad, à Lyon, nous écrit :

*Bien que tardivement et n'ayant pu le faire de vive voix, je vous envoie mes meilleurs vœux en vous demandant de les transmettre à tous. C'est toujours avec un plaisir renouvelé que je reçois « Le Lien ». Félicitations pour tous ceux qui le préparent. Par ce même courrier, je vous adresse un mandat de 500 francs pour cotisation 1955. Bien amicalement.*

Merci, Logeard, pour tes encouragements.

Notre ami **Robert Lavigne**, 1, rue Chanzy, Le Mans (Sarthe), nous annonce une visite prochaine. Quand ce journal paraîtra, ce sera chose faite, car la visite doit avoir lieu en avril, à l'occasion du baptême de son petit-fils. Notre ami Robert souhaite que notre Amicale soit encore plus prospère pour le bien des déshérités malheureusement trop nombreux.

Nous remercions notre ami de ses sentiments amicalistes. C'est grâce à de tels dévoués que notre Amicale va de l'avant.

Notre ami **Robert Martini**, M.R.L. à Wissembourg (Bas-Rhin), nous écrit :

*Etant actuellement très occupé à compléter mon dossier de prisonnier de guerre évadé, pour bénéficier de la loi dite « Biondi », concernant les fonctionnaires résistants, l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre me demande de prouver mon refus d'option pour la nationalité allemande et mes dates d'évasion.*

Quoique je ne me fasse pas d'illusions sur le témoignage de mon refus d'opter pour le Grand Reich, en raison du fait que personne n'assistait, à Offenbourg, à la procédure d'option, et chacun passait seul dans le bureau de l'officier de la Gestapo.

A la fin de cette opération, nous étions tout simplement mis de côté avec un « rechts raus oder links raus » ! suivant le cas et cela avec les termes dignes de l'armée allemande !

A la suite de ma première évasion, j'ai été au camp du Heuberg, la très connue et fameuse Compagnie de discipline.

Nous avons déjà répondu par lettre à notre ami Martini. Le camp du Heuberg ne compte pas pour l'attribution du titre d'interné de la Résistance. Seuls comptent : Rawa-Ruska et Kobjeryzn. Cependant, notre ami pourrait avoir des attestations de camarades concernant son évasion. Bien que notre ami ne dise pas la date ni le lieu de cette évasion, il y a peut-être parmi nos membres des camarades qui ont connu Martini et peuvent nous adresser des attestations d'évasion. Nombreux parmi nous sont ceux qui ont passé par Heuberg et qui ont peut-être connu Martini lors de leur passage au camp disciplinaire. Au nom de notre camarade, nous remercions d'avance ceux qui nous adresseront les attestations indispensables. (En dernière heure, nous apprenons que Martini s'est évadé de la Synagoge de Villingen le 21 juin 1941.)

Notre ami **Marcel Grand**, boulanger à Fayet (Aveyron), nous demande un renseignement pour passer le Conseil de Réforme. Nous lui rappelons qu'il trouvera tous les renseignements nécessaires dans notre bulletin de mars 1955 (n° 81). Notre ami, qui fut deux ans cordonnier au camp et un an le boulanger-pâtisseries de Dauquingen, se rappelle au bon souvenir des anciens du V B et adresse à tous ses amitiés.

Nous profitons de la lettre de notre ami Grand pour signaler que la page intérieure de l'Union Nationale des Amicales de Camp contient chaque fois des renseignements très précieux concernant notre état d'ancien P.G. Vous devez donc la conserver pour vos archives. Votre Amicale vous renseigne toujours au maximum. Si notre bulletin est un bulletin d'Amicale, il est aussi au service de la grande famille P.G. et tout ce qui est fait pour nous (lois, décrets, etc...) est aussitôt porté à votre connaissance.

De René Saint-Jean, 47, rue Thiers,

## ANCIENS DE WEINGARTEN !

Un de nos adhérents nous demande ce qu'est devenu le Dr Crajkowski, qui a été longtemps à Weingarten.

Serait-il possible à un ancien de Weingarten de nous fournir ce renseignement ?

# S E S O U V E N I R

(Suite de la page 1)

Soulager les misères actuelles, séquelles de la captivité, ne peut être l'œuvre d'un seul. C'est la raison d'être de l'Amicale Nationale du Stalag V B.

Cette dernière ne cesse de prospérer, et chaque jour voit arriver de nouvelles adhésions, mais il faut faire mieux encore.

Mon amertume est grande en constatant le nombre élevé d'anciens P.G. qui, ayant connu et fréquenté notre Amicale à ses débuts, la boudent aujourd'hui, tout en continuant souvent à payer la cotisation.

Je me souviens des premières Assemblées générales de l'Amicale. C'était en 1945 et 1946. Il était nécessaire à cette époque de louer une salle immense de la rue Blanche, et, malgré les 150 ou 200 places, beaucoup d'anciens prisonniers devaient écouter debout les comptes rendus des divers membres du Bureau.

En 1955, l'Assemblée générale était composée d'une soixantaine de membres et il a fallu attendre l'heure de l'apéritif et du déjeuner pour voir grossir le nombre des assistants dont certains, arrivés après la fermeture du scrutin, n'ont pas même pu participer au vote sur le renouvellement partiel du Bureau.

Que penser d'une Amicale qui groupe 2.000 membres environ, la plupart à jour de cotisations, et qui n'est représentée en Assemblée générale que par 60 camarades et un nombre sensiblement équivalent de « pouvoirs ».

Il faut payer de sa personne, assister, sinon à toutes les réunions mensuelles, du moins aux Assemblées générales, participer aux débats, donner son avis, présenter ses critiques, assister aux fêtes, aux soirées théâtrales, aux Journées Nationales, faire de la propagande auprès des anciens du même Stalag, placer des billets de loterie lorsqu'il y en a une en cours, envoyer des articles pour le journal, proposer de la publicité à ceux qui peuvent être intéressés.

Il faut participer à la vie de son Amicale et ne pas se contenter de faire confiance à l'équipe qui constitue le Conseil d'administration.

Sans doute, cette équipe de camarades, unis par une solide amitié, s'enorgueillit-elle de la confiance qui lui est témoignée, et votre

**Pour travailler, il faut se connaître.**

**Pour se connaître, il faut se voir.**

**Pour se voir, il faut venir aux réunions.**

Saint-Amand-les-Eaux (Nord) :

« Avec mes amitiés à tous ».

**A. Marzouk**, 74, rue de Portugal, Tunis (Tunisie) : « Avec mes meilleures amitiés à tous nos amis ».

**André Mollet**, 54, boulevard de la Liberté, Cambrai (Nord) : « Meilleures amitiés à tous les camarades ».

**J. Daniel**, 44, rue Auguste-Comte, Le Havre (Seine-Maritime) : « Mon bon souvenir à tous ».

**Léon Apchain**, 194, rue A.-Durre, Raismes (Nord) : « Amicalement à tous ».

**M. Bruneaux**, à Jumencourt, par Cucuy-le-Château (Aisne) : « Avec tous mes bons vœux à tous les anciens V B. Bon souvenir et amitiés à tous ».

**Jacques Allain**, à Fauville-en-Caux (Seine-Maritime), de passage à nos bureaux, adresse son bonjour amical à tous les anciens de Tallfingen et en particulier à **Frantz**.

**Pierre Genet**, 3, rue de Toul, Metz (Moselle) : « Avec mon fidèle souvenir et mes regrets de ne pouvoir assister aux réunions de l'Amicale ».

**René Vienne**, 33, rue de Montreuil, Paris (11<sup>e</sup>) : « Bien cordialement et mes amitiés à tous ».

**Roger Kleisler**, 22, rue Brochant, Paris : « Amitiés à tous ».

**Henri Solans**, Collège Achard, Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées) : « Bon souvenir et meilleures amitiés aux copains du Waldho et de la chambre 147 chirurgie ».

Merci, Fetitou ! Ton ancien chef de chambre t'envoie son fraternel salut ainsi que son bon souvenir. Il espère que les émotions causées par la fouille d'une certaine valise, un matin de printemps 1943, sont depuis longtemps dissipées. Mais avoue, Fetitou, que la 147 a eu chaud pour toi ! A propos de la 147, que deviennent ses anciens locataires ? *Bouteille* reste silencieux, ce qui est anormal ; jamais le brave Alphonse n'avait fait une telle cure de silence, il faudra aller le dénicher à Bormoreaux-Mines. *Contestin*, notre Titin méridional, est lui aussi muet comme une carpe ; *Clément Auguste* ne donne plus signe de vie, etc., etc... Seuls les amis *Haroux*, *Solans* et *Leclercq* donnent de leurs nouvelles. Nous espérons que ce journal va redonner la parole aux muets de la 147.

**Robert Laubin**, à Epaignes (Eure) :

« Avec mon bon souvenir ».

**Enzo Venturelli**, 81, rue de la République, Scetville-lès-Rouen (Seine-Maritime) : « Avec mon meilleur souvenir ».

**Auguste Collard**, 5, impasse de la Fosse, Hem (Nord) : « Meilleur souvenir à Langevin et aux anciens amis du camp et en particulier aux employés du Stalag ».

**André Martinet**, à Tronville-en-Barrois (Meuse), a reçu, par suite de son changement d'adresse, un mandat-propagande. Ncus regrettons cette erreur imputable, disions-nous, à un changement d'adresse, et nous prions l'ami Martinet de nous en excuser. Notre ami termine sa lettre en disant :

*J'adresse mes meilleures amitiés à M. l'abbé Armand Perry qui fut un bon camarade et un bon soutien pour tous les prisonniers, ainsi qu'à tous les membres de l'Amicale et en particulier à tous les camarades du Kommando Chiron Werk, de Tuttingen...*

**René Bourson**, à La Roche-sous-Montigny (Meurthe-et-Moselle), adresse son bon souvenir à tous et en particulier à ceux de Schramberg. Nous donne l'adresse de **Robert Hess**. Merci.

**Maurice Carrère**, 32, rue du Rhin, à Blotzheim (Haut-Rhin), a séjourné, du 28 mars au 21 mai 1943, à l'infirmerie de Villingen (Waldkaserne), où il a été soigné pour néphrite et angine consécutive avec haute température. Malheureusement nous ne possédons pas les archives de l'infirmerie du camp. Nous demandons à nos amis qui pourraient nous renseigner à ce sujet de bien vouloir nous faire connaître où ont été dirigées ces archives. Ce renseignement serait très précieux pour l'ensemble de nos camarades.

Dans sa lettre, Carrère nous fait part du décès du capitaine **Henri Lasserre**, ancien médecin-chef du Waldho.

**René Heux**, à Plancoët (Côtes-du-Nord), adresse son bonjour à tous les copains du Stalag et en particulier à ceux du Kommando 22023.

**Roger Flourent**, au Théâtre Municipal, à Nancy, envoie son bon souvenir à tous les camarades qui se souviennent du « Tyrolien », et en particulier au camarade **Géhin**.

**Armand Lambert**, à Etreillers (Aisne), envoie ses bonnes amitiés à tous. Nous signalons à tous nos camarades que la fiche de démobilisation qui leur est réclamée pour leurs diverses demandes officielles doit être la copie exacte de leur fiche de démobilisation qui leur a été délivrée lors de leur libération. Ils doivent donc la copier eux-mêmes. Il n'y a aucun formulaire délivré à cet effet.

**Roger Martin**, 7, rue Voltaire, à Angers, adresse à tous ses salutations amicales.

**Albert Pouilly**, rue du Bas-du-Riez, à Moislains (Somme), dont nous saluons l'entrée au sein de notre grande Amicale, adresse un cordial salut à tous les anciens copains, en particulier ceux de Tuttingen qui le connaissent particulièrement et qui se souviennent de leur maître de chorale ou de chapelle de l'abbé Perry, aumônier des Kommandos de Tuttingen. Nous prions notre ami Pouilly, s'il possède des adresses de camarades, de bien vouloir nous les faire parvenir.

## A TRAVERS LES SECTIONS

### Le Bureau 1955 de l'Amicale des V de Grenoble

Pour l'année 1955, la dynamique équipe des Stalags V de Grenoble a renouvelé son Bureau.

Président : **Repiton-Préneuf**.

Secrétaire : **Delrieu**.

Trésorier : **Marche**.

Membres : **Chabert**, **Chérel**, **Escudier**.

Délégué U.N.A.C. : **Chabert**.

En cette année 1955, dixième anniversaire de la libération des camps, l'Amicale des V, Kommando de l'amitié P.G., lance un appel à tous les ex-V A, V B, V C pour qu'ils rejoignent ses rangs.

Renseignements, adhésions, auprès de **A. Chabert**, 8, rue St-François, et **Repiton-Préneuf**, président, 10, quai de France, à Grenoble.

### Avis aux anciens des Stalags V de la Région lyonnaise

Tu trouveras le meilleur accueil, 23, rue Neuve, à Lyon (1<sup>er</sup>), au Bureau du Groupement des Amicales de Camp, tous les jours, de 15 h. à 17 h. 30, et le premier dimanche de chaque mois, de 10 h. à 11 h. 30.

Toi qui ignores encore ton Amicale, viens grossir le nombre de tes camarades qui « se souviennent ». Tu feras ton devoir et tu contribueras à notre Cause d'entraide.

D'avance, merci.

Les responsables provisoires : **Barthélémy, Levrat, Samele**.

Le gérant : **PIFFAULT**. Imp. Montourcy, 4 bis, r. Nobel, Paris

## BULLETIN D'ADHÉSION A L'AMICALE DU STALAG V B

Nom ..... Prénoms .....

Profession ..... Date de naissance .....

Kommando : .....

Adresse .....

Marié ..... Nombre d'enfants .....

Ci-joint la somme de 300 fr. (ou plus)

Date : ..... Signature : .....